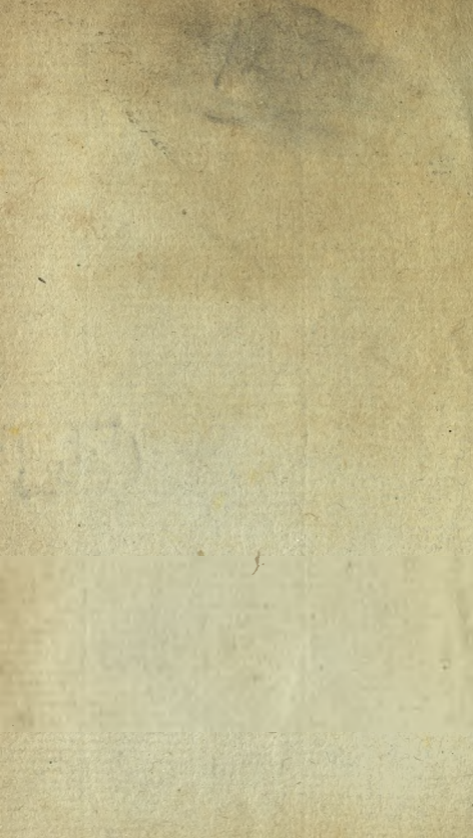


177

MI
177



233

M

177

OK

II

608

233

J.

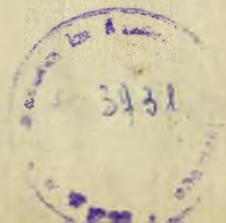


CHOISIES

D'ALEXIS PIROU.

TOME SECOND.

00371





ŒUVRES

CHOISIES

D'ALEXIS PIRON.

TOME SECONDE.



133853

St. Catherine's

A LONDRES.

M. DCC. LXXXII.

1782



LA
MÉTROMANIE,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

FRANCALEU, *pere de Lucile.*

BALIVEAU, *Capitou, oncle de Damis.*

DAMIS, *Poete.*

DORANTE, *Amant de Lucile.*

LUCILE, *fille de Francaleu.*

LISETTE, *suivante de Lucile.*

MONDOR, *valet de Damis.*

*La Scene est chez M. Francaleu, dans les
Jardins d'une maison de plaisance, aux
portes de Paris.*

L A
MÉTROMANIE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

CETTE maison des champs me paroît un bon
gîte.

Je voudrois bien ne pas en décamper si vite :
Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux fripons ,
Auprès de qui , pour moi , tous les gîtes sont bons.
Mais de mon Maître ici n'ayant point de nou-
velles ,

Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

M O N D O R.

Adieu donc.

L I S E T T E.

Adieu.

M O N D O R, *revenant.*

On m'a pourtant bien dit : Chez Monsieur Franc-
caleu.

L I S E T T E.

C'est ici.

M O N D O R.

Vous jouez chez vous la Comédie ?

L I S E T T E.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

M O N D O R.

Le Patron n'a-t-il pas une fille unique ?

L I S E T T E.

Oui.

M O N D O R.

Et qui sort du Couvent depuis peu ?

L I S E T T E.

D'aujourd'hui.

M O N D O R.

Vivement recherchée ?

L I S E T T E.

Et très-digne de l'être.

M O N D O R.

Et vous avez grand monde !

L I S E T T E.

A ne pas nous connoître.

M O N D O R.

Illuminations, bal, concert ?

L I S E T T E.

Tout cela,

M O N D O R.

Un beau feu d'artifice ?

L I S E T T E.

Il est vrai.

M O N D O R.

M'y voilà.

Damis doit être ici ; chaque mot me le prouve.
 Quand le diable en seroit, il faut que je l'y trouve.

L I S E T T E.

Sa mine ? Ses habits ? Son état ? Sa façon ?

M O N D O R.

Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à peindre , non.
 Car, selon la pensée où son esprit se plonge ,
 Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'allonge.
 Il se néglige trop, ou se pare à l'excès.

D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
 C'est un homme isolé qui vit en volontaire ;
 Qui n'est Bourgeois, Abbé, Robin, ni Militaire ;
 Qui va, vient, veille, sue, &, se tourmentant
 bien,

Travaille nuit & jour, & jamais ne fait rien ;
 Au surplus, rassemblant dans sa seule personne,
 Plusieurs originaux qu'au Théâtre on nous donne :
 Misanthrope, Etourdi, Complaisant, Glorieux,
 Distract . . . ce dernier-ci le désigne le mieux ;
 Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles,
 Qu'il est dans quelque allée à bayer aux cor-
 neilles,

S'approchant, pas à pas, d'un ha-ha qui l'attend,
 Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

L I S E T T E.

Je m'oriente. On a l'homme que tu souhaites.

6 *La Métromanie,*

N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme Poètes ?

M O N D O R.

Oui.

L I S E T T E.

Nous en avons un.

M O N D O R.

C'est lui.

L I S E T T E.

Peut-être bien.

M O N D O R.

Quoi donc ?

L I S E T T E.

Le Personnage en tout ressemble au tien :
Sinon que ce n'est pas *Damis* que l'on le nomme.

M O N D O R.

Contente-moi ; n'importe , & montre-moi cet
homme.

L I S E T T E.

Cherche ! il est à rêver là-bas dans ces bosquets.
Mais vas-y seul : on vient ; & je crains les caquets.

S C E N E I I.

D O R A N T E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

DO R A N T E ici ! Dorante !

D O R A N T E.

Ah , Lisette ! ah , ma Belle !

Que je t'embrasse ! Eh bien, dis-moi donc la nou-
velle !

Félicite-moi donc ! Quel plaisir ! L'heureux jour !
 Que ce jour a tardé long-tems à mon amour !
 De la chose , avant moi , tu dois être avertie.
 Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie ?
 Que je vais . . . que je puis . . . conçois-tu ? Baïse-
 moi

L I S E T T E.

Mais vous n'êtes pas sage , en vérité.

D O R A N T E.

Pourquoi ?

L I S E T T E.

Si Monsieur vous trouvoit ? Songez donc où vous
 êtes.

Y pensez-vous , d'oser venir , comme vous faites ,
 Chez un homme avec qui votre Pere en procès...

D O R A N T E.

Ben ! m'a-t-il jamais vu ni de loin ni de près !

Je vois le parc ouvert : j'entre.

L I S E T T E.

Vous le dirai-je ?

Eussiez-vous cent fois plus d'audace & de ma-
 negé ,

Lucile même à vous daignât-elle s'unir ;

Je ne fais trop comment vous pourrez l'obtenir.

D O R A N T E.

Oh ! je le fais bien , moi. Mon Pere m'idolâtre :

Il n'a que moi d'enfans : je suis opiniâtre :

Je le veux ; qu'il le veuille : autrement (j'ai des
 mœurs)

Je ne lui manque point ; mais je fais pis. Je meurs.

L I S E T T E.

Mais si le grand procès qu'il a....

D O R A N T E.

Qu'il y renonce.

Le Pere de Lucile a gagné. Je prononce.

L I S E T T E.

Mais si votre Pere ose en appeler ?

D O R A N T E.

Jamais.

L I S E T T E.

Mais si....

D O R A N T E.

Finis de grace ; & laisse-là tes mais.

L I S E T T E.

Croyez-vous donc , Monsieur , vous seul avoir
un Pere ?

Le nôtre y voudra-t-il consentir ?

D O R A N T E.

Je l'espere.

L I S E T T E.

Moi , je l'espere peu.

D O R A N T E.

Sois en paix là-dessus.

L I S E T T E.

Le vieillard est entier.

D O R A N T E.

Le jeune homme encor plus.

L I S E T T E.

Lucile est un parti....

D O R A N T E.

Je suis bon pour Lucile.

L I S E T T E.

Elle a cent mille écus.

D O R A N T E.

J'en aurai deux cent mille.

L I S E T T E.

Mais vous aimera-t-elle ?

D O R A N T E.

Ah : laisse-là ta peur !

Quand je t'en vois douter , tu me perces le cœur.

L I S E T T E.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une nonchalante
 Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ;
 De l'amour d'elle-même éprise uniquement ,
 Incapable en cela d'aucun attachement.
 Une idole du Nord , une froide femelle ,
 Qui voudroit qu'on parlât , que l'on pensât pour
 elle ;

Et , sans agir , sentir , craindre , nī désirer ,
 N'avoir que l'embarras d'être & de respirer.

Et vous voulez qu'elle aime ? Elle , avoir une in-
 trigue !

Y songez-vous , Monsieur ? Fi donc ; cela fatigue.
 Voyez , depuis un mois que le cœur vous en dit ,
 Si votre amour vous laisse un moment de répit.
 Et c'est ma foi bien pis chez nous que chez les
 hommes.

D O R A N T E.

Enfin , depuis un mois , sachons où nous en
 sommes.

L I S E T T E.

Elle aime éperdûment ces vers passionnés ,
 Que votre ami compose , & que vous nous
 donnez ;

Et je guette l'instant d'oser dire à la Belle,
 Que ces vers sont de vous , & qu'ils sont
 pour elle.

D O R A N T E.

Qu'ils font de moi ! mais c'est mentir effrontément.

L I S E T T E.

Eh bien ! je mentirai : mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

D O R A N T E.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime !
Que ne profitons-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté ?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître :
Et , mieux que tu ne crois , m'eût réussi peut-être.

L I S E T T E.

Et non ! vous-dis-je , non ! vous auriez tout gâté.

L'indifférence incline à la sévérité.

Il falloit bien d'abord préparer toutes choses ,
De l'empire amoureux lui déplier les roses ,
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aïse , en lisant vos vers , je la vois tressaillir ;
Sur-tout quand un amour qui n'est plus guere en vogue

Y brille sous le titre ou d'Idille ou d'Eglogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé ,
Que des bords du Lignon , des vallons de Tempé ,
De bergers figurant quelques danses légères ,
Ou , tout le jour assis aux pieds de leurs bergères ,

Et , couronnés de fleurs , au son du chalumeau ,
Le soir , à pas comptés , regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses ,

Et de ces visions favouer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'Auteur.

D O R A N T E.

C'est une Eglogue aussi qu'on lui prépare encore.
Damis se leve exprès, chez vous, avant l'aurore.

L I S E T T E.

Damis ?

D O R A N T E.

L'Auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

L I S E T T E.

Celui que nous nommons Monsieur de l'Empirée ?

D O R A N T E.

Oui. Son talent, chez nous, lui donne aussi
l'entrée.

Mon pere en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mere, & presque autant
que moi.

L I S E T T E.

Laissons-là son Eglogue.

D O R A N T E.

Ah ! soit : je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu fais comme je pense.

L I S E T T E.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas ?

D O R A N T E.

Non.

L I S E T T E.

Faites vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici, l'amour des vers est un tic de famille.
Le pere qui les aime encor plus que la fille,

Regarde votre ami comme un homme divin ;
Et vous plairez d'abord . présenté de sa main.

D O R A N T E .

Il peut me demander la raison qui m'attire ?

L I S E T T E .

Le goût pour le théâtre en est une à lui dire.
Desirer de jouer avec nous. Justement ,
Quelques Acteurs nous font faux-bond , en ce
moment.

D O R A N T E .

Oui-da, je les remplace , & je m'offre à tout
faire.

L I S E T T E .

A la piece du jour rendez-vous nécessaire.
Il s'agit de cela maintenant. Après quoi....

D O R A N T E .

Voici notre Poete. Adieu. Retire-toi.

S C E N E I I I .

D O R A N T E , D A M I S .

D O R A N T E .

TOUT à l'heure , mon cher , il faut prendre
la peine. . . .

D A M I S , *sans l'écouter.*

Non ! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine..
Ma foi , j'ai fait pour vous bien des vers jus-
qu'ici ;

Mais je donne m^a voix & la palme à ceux-ci.

D O R A N T E.

Il s'agit...

D A M I S , *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une Eglogue : elle est faite.

D O R A N T E.

Eh ; n'allons pas si vite !...

D A M I S.

Oh ! mais faite & parfaite.

D O R A N T E.

Je le crois . . .

D A M I S.

Au bon coin ceci sera frappé.

D O R A N T E.

D'accord. . .

D A M I S.

Et je le donne en quatre au plus hupé.

D O R A N T E.

Laissons ; je vous demande . . .

D A M I S.

Oui , du noble & du tendre.

D O R A N T E , *perdant patience.*

Non ! du tranquille.

D A M I S , *tirant ses tablettes.*

Aussi , vous en allez entendre.

D O R A N T E.

Eh ! j'en jugerois mal !

D A M I S.

Mieux qu'une autre. Écoutez ;

D O R A N T E.

Je suis sourd.

D A M I S.

Je crierai.

D O R A N T E.

Vainement !

D A M I S.

Permettez.

D O R A N T E.

Quelle rage !

D A M I S *lit.*

DAPHNIS & L'ÉCHO ; Dialogue.

DAPHNIS.

D O R A N T E , à part.

Au Diable soient l'écho, l'Homme & l'Églogue ?

D A M I S , avec emphase.

Echo , que je retrouve en ce bocage épais...

D O R A N T E , d'une voix éclatante.

Paix ! dit l'Echo. Paix ! dis-je ; une bonne fois ;
paix !

Sinon...

D A M I S.

Comment , Monsieur ? Quand pour vous
je compose...

D O R A N T E.

Mais quand de vous , Monsieur , on demande
autre chose.

D A M I S , reprenant sa volubilité.

Ode , Épître , Cantate ?

D O R A N T E.

Ahie !

D A M I S.

Élégie ?

D O R A N T E.

Eh bien ?

D A M I S.

Portrait ? Sonnet ? Bouquet ? Triolet ? Ballet ?

D O R A N T E.

Rien.

Mon amour se retranche au langage ordinaire ;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

D A M I S, *resserrant les tablettes.*

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

D O R A N T E.

Non que je ne ressente, ainsi que je le dois,
La bonté que ce jour encor vous avez eue.
J'ai regret à la peine.

D A M I S.

Elle n'est pas perdue.

Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer ;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

D O R A N T E, *avec émotion.*

Ah ! vous aimez ?

D A M I S.

Qui donc aimeroit, je vous prie ?

La sensibilité fait tout notre génie.

Le cœur d'un vrai Poète est prompt à s'enflam-
mer ;

Et l'on ne l'est qu'autant que l'on fait bien aimer.

D O R A N T E.

(A part.) *(Haut.)*

Je le crois mon rival. Quelle est votre Bergère ?

D A M I S.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystère ;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour
vous.

D O R A N T E .

Et votre fort , Monsieur , sans doute...

D A M I S .

Est des plus doux.

D O R A N T E .

Une plume si tendre a de quoi plaire aux Belles.

D A M I S .

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

D O R A N T E .

Ce jour ?

D A M I S .

Est un grand jour.

D O R A N T E .

(A part.) *(Haut.)*

Ah ! c'est Lucile ! Oh ça !

Si vous ne la nommez , du moins dépeignez-la.

D A M I S .

Je le voudrois.

D O R A N T E .

(A part.)

A qui tient-il ? Son froid me tue !

D A M I S .

Je ne le puis.

D O R A N T E .

Pourquoi ?

D A M I S .

Je ne l'ai jamais vue.

D O R A N T E .

(A part.) *(Haut.)*

C'est elle. Expliquez-vous.

D A M I S .

Mes termes sont fort clairs.

D O R A N T E .

D O R A N T E.

D'où naîtroient donc vos feux ?

D A M I S.

De son goût pour les vers.

D O R A N T E.

(*Bas*).

De son goût pour les vers ! Mon infortune est sûre :

Mais n'importe; feignons, & poussons l'aventure.

D A M I S.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? D'où vient tant d'à parte ?

D O R A N T E.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.

Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

D A M I S.

Parlez ; me voilà prêt. Que faut-il entreprendre ?

D O R A N T E.

Donnez-moi pour Acteur à Monsieur Francaleu.

Je me sens du talent, & je voudrois un peu,

En m'essayant chez lui, voir ce que je fais faire.

D A M I S.

Venez.

D O R A N T E.

Mon nom pourroit me nuire.

D A M I S.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami ; ce titre suffira.

Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.

C'est un fort galant homme, excellent caractère,

Bon Ami, bon Mari, bon Citoyen, bon Pere;

Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,

Toujours , par quelque foible , on paya le tribut.
 Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve ;
 De s'être , en cheveux gris , avisé de la verve ;
 Si l'on peut nommer verve une démangeaison
 Qui fait honte à la rime , ainsi qu'à la raison.
 Et , malheureusement , ce qui vicia abonde.
 Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.
 Tout le premier lui-même , il en raille , il en rit.
 Grimace ! l'Auteur perce ; il les lit , les relit ,
 Prétend qu'ils fassent rire ; & , pour peu qu'on
 en rie

Le poignard sur la gorge , en fait prendre copie ,
 Rentre en fougue , s'acharne impitoyablement ,
 Et , charmé du flatteur , le paie en l'assommant.

D O R A N T E.

Oh , je suis patient ! Je veux laisser votre homme ;
 Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme !

D A M I S.

Pour moi je meurs, je tombe , écrasé sous le faix.

D O R A N T E.

Qui vous retient chez lui ?

D A M I S.

Des raisons que je tais ;
 Et je m'y plairois fort , sans la Muse funeste
 Dont le poison maudit nous glace & nous em-
 peste.

Heureux , quand mon esprit vole à sa région
 S'il n'y porte pas l'air de la contagion !
 Re voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
 Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU.

PESTE soit de ces coups où l'on ne s'attend pas,
Voilà ma pièce au diable, & mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc ?

FRANCALEU.

Trois Acteurs : l'Amant, l'Oncle, le Pere,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé ; l'autre, aux eaux ; l'autre, mort.
C'est bien prendre son temps !

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille.
A grands frais, je convoque amis, parens, famille ;
J'assemble un auditoire & nombreux & galant
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régalant ?

DAMIS, froidement.

Certes, les trois sujets étoient bons ; c'est dommage.

FRANCALEU.

Quelle sérénité ! Savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, si l'on n'enrage aussi ?

DAMIS.

C'est que je vois, Monsieur, bon remède à ceci

Le rôle des Vieillards n'est pas de longue haleine ;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

FRANCALEU.

Et l'Amant ?

DAMIS , *présentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE , *à Francaleu.*

Vous me voyez , Monsieur , tout prêt à vous
servir.

FRANCALEU , *à Damis.*

Il a d'un amoureux tout-à-fait l'encolure.

DAMIS.

Le jeu bien au-dessus encor de la figure.

FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité ;
Et peut-être Monsieur ne l'a jamais été.
Or il faut , quelque loin qu'un talent puisse at-
teindre ,
Eprouver pour sentir , & sentir pour bien feindre.

DAMIS , *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte est modèle sur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine ,
Sans oser déclarer son amoureuse peine ;
De façon qu'il en est encore à s'aviser ,
Quand peut-être quelqu'autre est tout prêt
d'épouser.

DORANTE , *outré.*

Ma situation sans doute est peu commune ;
Et je sens en effet toute mon infortune.

FRANCALEU.

Bon ! tant mieux ! vous voilà selon notre desir.
Venez ; & , croyez-moi , vous aurez du plaisir.

(Il sort avec Dorante.)

DAMIS , seul.

J'ai beau le voir parti : je ne m'en crois pas quitte.
Mais , grace à l'embarras qui l'occupe & l'agite ;
Sain est sauf , une fois , j'échape à mon bour-
reau.

FRANCALEU , revenant.

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'acheve de brocher une Piece en si Actes.
La rime & la raison n'y sont pas trop exactes ;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

Il s'en retourne.

SCENE V.

DAMIS.

ET je n'armerois pas contre ce guet-apens ?
Ce devrait être fait. Qu'il reste à la campagne ,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a dé-
vancé.

C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est temps que la vue & l'acheve & le seire.
Pattons.

S C E N E V I.

D A M I S , M O N D O R .

M O N D O R , *rendant une Lettre à Damis.*

A H ! grace au Ciel , enfin je vous déterre !
 Je vous cherche , Monsieur , depuis huit jours
 entiers ;
 Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
 J'ai craint , au bord de l'eau , vos visions cornues ;
 Que , cherchant quelque rime , & lisant dans
 les nues ,
 Pégase imprudemment , la bride sur le cou ,
 N'eût voituré la Muse aux filets de Saint Clou.

D A M I S , *resserrant la Lettre qu'il a lue.*

Oh , oh ! bon gré , mal gré , voici qui me retarde :

M O N D O R .

Ecoutez donc , Monsieur : ma foi , prenez-y
 garde !

Un beau jour....

D A M I S .

Un beau jour ne te tairas-tu point ?

M O N D O R .

A votre aise ! après tout , liberté sur ce point.
 Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être .
 Mais personne , Monsieur , ne veut vous y con-
 noître ;
 Et , dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru
 Je vous manquois encor , si vous n'eussiez paru.

D A M I S.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

M O N D O R.

Sans doute. Comment donc aurois-je interrogé ?

D A M I S.

Je n'ai plus ce nom-là.

M O N D O R.

Vous en avez changé ?

D A M I S.

Oui ; j'ai , depuis huit jours , imité mes confreres.
Sous leur nom véritable , ils ne s'illustrent guere ;
Et , parmi ces Messieurs , c'est l'usage commun ,
De prendre un nom de terre , ou de s'en forger un.

M O N D O R.

Votre nom maintenant , c'est donc ?

D A M I S.

De l'Empirée.

Et j'en oserois bien garantir la durée.

M O N D O R.

De l'Empirée ? Oui-da ! n'ayant sur l'horison
Ni feu , ni lieu qui puisse allonger votre nom ,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste ,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste : aussi s'y promene-t-il bien.
Mais quand il va là-haut lui seul à sa campagne ,
Que le corps , ici-bas , souffre qu'on l'accom-
pagne.

D A M I S.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens , tel que
moi ,

Puisse régler sa marche & disposer de soi ?
 Les gens de mon espèce ont le destin des belles.
 Tout le monde voudroit nous enlever comme
 elles.

Je me laisse entraîner chez Monsieur Francaleu ,
 Par un impertinent que je connoissois peu.
 C'est lui qui me présente ; & , dupe du manège ,
 Je fers de passeport au fat qui me protège.
 On tenoit table encore. On se ferre pour nous.
 La joie , en circulant , me gagne ainsi qu'eux tous.
 Je la sens : j'entre en verve ; & le feu prend aux
 poudres.

Il part de moi des traits , des éclairs & des foudres ;

J'ai le vol si rapide & si prodigieux ,
 Qu'à me suivre , on se perd , après moi , dans
 les cieus :

Et c'est là, qu'à grands cris, je reçois des convives,
 Ce nom qui va du Pinde enrichir les Archives...

M O N D O R.

Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux.

D A M I S.

Ensuite un équipage & commode & pompeux
 Me roule , en un quart-d'heure , à ce lieu de
 plaisir ,
 Où je ris , chante & bois : le tout par complai-
 sance.

M O N D O R.

Par complaisance , soit. Mais vous ne savez pas ?

D A M I S.

Eh quoi ?

M O N D O R.

M O N D O R.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La Fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

D A M I S.

Heim ?

M O N D O R.

Votre Oncle de Toulouse....

D A M I S.

Après ?

M O N D O R.

Est à Paris.

D A M I S.

Qu'il y reste.

M O N D O R.

Fort bien.

Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

D A M I S,

Pourquoi donc me le dire ?

M O N D O R.

Ah ! quelle indifférence !

Et rien est-il pour vous de plus de conséquence ?

Un Oncle riche & vieux dont votre sort dépend ;

Qui du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent ;

Prétendant, sur son goût, régler votre génie ;

De vos diables de vers, détestant la manie ;

Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,

Pour faire votre Droit, nous pensionne ici !

Attendez-vous, Monsieur, à d'horribles tempêtes.

Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.

Peut-être il fait déjà que vous donnant l'essor,

Vous n'avez pris ici d'autre licence encor,

Que celles qu'il craignoit , & que , dans vos rubriques ,

Vous nommez , entre vous , licences poétiques.

Ah ! Monsieur ! redoutez son indignation.

Vous aurez encouru l'exhérédation.

Ce mot doit vous toucher , ou votre ame est bien dure.

D A M I S , *lui donnant un papier.*

Mondor , porte ces vers à l'Auteur du Mercure.

M O N D O R , *refusant de le prendre.*

Eçau fruit de mon sermon !

D A M I S .

Digne du Sermonneur.

M O N D O R .

Et que doit nous valoir ce papier ?

D A M I S .

De l'honneur.

M O N D O R , *secouant la tête.*

Bon ! de l'honneur !

D A M I S .

Tu crois que je dis des fornettes

M O N D O R .

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes ,

Et qu'avec celui-ci , vous les paîrez très-mal.

D A M I S .

Qu'un Valet raisonneur est un sot animal !

Eh ! fais ce qu'on te dit.

M O N D O R .

Aussi ne vous déplaîse

Vous en parlez , Monsieur , un peu trop à votre aise.

Vous avez les plaisirs , & moi , tout l'embarras.
 Vous & vos créanciers , je vous ai sur les bras.
 C'est moi qui les écoute , & qui les congédie.
 Je suis las de jouer , pour vous , la comédie ,
 De vous celer , d'oser remettre au lendemain ,
 Pour emprunter encore , avec un front d'airain.
 Ma probité répugne à ces façons de vivre.
 De ce monde aboyant , cherchez qui vous délivre.
 Pour moi , plein désormais d'un juste repentir ,
 J'abandonne le rôle , & ne veux plus mentir.
 Viennent Baigneur , Marchand , Tailleur , Hôte ,
 Aubergiste ,
 Que leur cour vous talonne , & vous suive à la
 piste ;

Tirez-vous-en vous seul ; & voyons une fois....

D A M I S , lui tendant le même papier.

Tu me rapporteras le Mercure du mois ;

Entends-tu ?

M O N D O R , le prenant.

Trouvez bon aussi que je revienne
 Environné des gens que je vous nomme.

D A M I S.

Amene.

M O N D O R.

Vous pensez rire ?

D A M I S.

Non.

M O N D O R.

Vous verrez,

D A M I S.

Je t'attends.

C ij

M O N D O R , *sortant.*

Oh bien ! vous en allez avoir le passe-tems.

D A M I S.

Et toi , celui de voir des gens comblés de joie.

M O N D O R , *revenant.*

Les paieriez-vous ?

D A M I S.

Sans doute.

M O N D O R.

Et de quelle monnoie ?

D A M I S.

Ne t'embarrasse pas.

M O N D O R , *à part.*

Ouais ! seroit-il en fonds ?

D A M I S.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

M O N D O R , *à part.*

Morbleu ! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

D A M I S.

Au Répétiteur ?

M O N D O R , *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

D A M I S.

A la Lingere ? à l'Hôte ? au Perruquier ?

M O N D O R.

Autant.

D A M I S.

Au Tailleur ?

M O N D O R.

Quatre-vingt.

D A M I S.

A l'Aubergiste ?

M O N D O R.

Cent.

D A M I S.

A toi ?

M O N D O R, *faisant d'humbles révérences.*
Monsieur...

D A M I S.

Combien ?

M O N D O R.

Monsieur...

D A M I S.

Parle.

M O N D O R.

J'abuse...

D A M I S.

De ma patience !

M O N D O R.

Oui : je vous demande excuse.

Il est vrai que... le zèle... a manqué de... respect.
Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect.

D A M I S.

Cent écus, supposons. Plus ou moins, il n'im-
porte.

Ça, partageons les prix que dans peu je remporte.

M O N D O R.

Les prix ?

D A M I S.

Oui ; de l'argent , de l'or qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris , à Rouen , à Toulouse , à Marseille,

J'ai concouru par-tout : par-tout j'ai fait merveille...

MONDOR.

Ah ! si bien que Paris paiera donc le loyer ;
Rouen, le Maître en droit ; Toulouse, le Barbier ;
Marseille, la Lingere , & le Diable , mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages ?

MONDOR.

Non ; ne doutons de rien. Et , sur un fonds
meilleur ,
N'hypothéquez-vous pas l'Auberge & le Tail-
leur ?

DAMIS.

Sans doute ; & sur un fonds de la plus noble
espece.

Le Théâtre François donne aujourd'hui ma piece.
Le secret m'est gardé. Hors un Acteur & toi ,
Personne au monde encor ne fait qu'elle est de
moi.

Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas ;
Cher ami , que pour moi ce grand jour a d'appas !
Autre espoir....

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une Fille adorable ,
Rare , célèbre , unique , habile , incomparable...

MONDOR.

De cette incomparable, après, qu'espérez-vous ?

D A M I S.

Aujourd'hui triomphant , demain j'en fais l'e-
poux ;

Demain... Où vas-tu donc , Mondor ?

M O N D O R.

Chercher un Maître.

D A M I S.

Et pourquoi tout-à-coup suis-je indigne de l'être ?

M O N D O R.

C'est que l'air est, Monsieur, un fort sot aliment.

D A M I S.

Qui te veut nourrir d'air ! Es-tu fou ?

M O N D O R.

Nullement.

D A M I S.

Ma foi, tu n'es pas sage. Eh quoi ! tu te révoltes
A la veille : que dis-je ? au moment des récoltes ?
Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi) ,
Rassemblons en un point de précision sûre ,
L'état de ma fortune & présente & future.
De tes gages déjà le paiement est certain.
Ce soir une partie , & l'autre après demain.
Je réussis. J'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente !
Vois naître tour-à-tour, de nos feux triomphans,
Des Pièces de Théâtre & de rares enfans !
Les aiglons généreux , & dignes de leurs races ,
A peine encor éclos , voleront sur nos traces.
Ayons-en trois. L'éguons le Comique au premier ;
Le Tragique au second ; le Lyrique au dernier.
Par eux seuls, en tous lieux, la scène est occupée

Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'Épopée ;
 Et mon Épouse & moi nous ne lâchions par an ,
 Moi, qu'un demi-Poème ; elle , que son Roman :
 Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
 Voilà dans la maison l'or & l'argent qui roule ;
 Et notre esprit qui met , grace à notre union ,
 Le Théâtre & la Presse à contribution.

M O N D O R.

En bonne opinion vous êtes un rare homme ;
 Et , sur cet oreiller , vous dormez d'un bon
 somme ;

Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS , *lui faisant prendre enfin le papier.*

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
 Une Piece affichée , une autre dans la tête ,
 Une où je joue , une autre , à lire toute prête :
 Voilà de quoi , sans doute , avoir l'esprit tendu.

M O N D O R.

Dites un héritage & bien du tems perdu.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament ! Ma joie en est
extrême.

Gai, vif, aimant à rire ; enfin toujours le même.

FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Bali-
veau,

Embrassons-nous encore ; & que, tout de nou-
veau,

De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.

La séparation n'est pas de fraîche date ;

Convenez-en : pendant l'intervalle écoulé,

La Parque, à la fourdine, à diablement filé.

En auriez-vous l'humeur moins gaillarde & moins
vive !

Pour moi, je suis de tout ; joueur, amant, con-
vive :

Fréquentant, fétoyant les bons faiseurs de vers.

J'en fais même comme eux.

BALIVEAU.

Comme eux ?

FRANCALEU.

Oui.

BALIVEAU.

Quel travers !

FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux ; car je les fais sans
peine.

Aussi me traitent-ils de Poëte à la douzaine ;
Mais en dépit d'eux tous , ma Muse , en tapi-
nois ,
Se fait , dans le Mercure , applaudir tous les
mois.

BALIVEAU.

Comment ?

FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger , je ris , je plais , j'étonne ;
Et le masque femelle agaçant le Lecteur ,
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur.

BALIVEAU , *à part.*

Il est devenu fou !

FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure ?

BALIVEAU.

Jamais.

FRANCALEU.

Tantpis , morbleu , tantpis ! bonne lecture !
Lisez celui du mois ; vous y verrez encor ,
Comme , aux dépens d'un fou , je m'y donne
l'effor.

Je ne fais pas qui c'est ; mais le benêt s'abuse ,
Jusques-là qu'il me nomme une dixième Muse ;

Qu'il me veut , pour femme , avoir absolu-
ment.

Moi j'ai , par un Sonnet , riposté galamment.
E goûte , à ce commerce , un plaisir incroyable!
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable ?

BALIVEAU.

Ma foi , je n'aime point que vous ayez donné
Sans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous Poëte ! eh ! bon Dieu , depuis quand ? Vous !

FRANCALEU.

Moi-même.

Je ne saurois vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête , un beau jour , ce talent se trouva ;
Et j'avois cinquante ans , quand cela m'arriva.
Enfin je veux , chez moi , que tout chante &
tout

L'âge avance ; & le goût avec l'âge varie.
Je ne saurois fixer le temps ni les desirs ;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une Piece excellente ;
C'en suis l'Auteur. Elle a pour titre : *L'Indolente*.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé ;
Et vous êtes , pour rire , on ne peut micux
tombé.

BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en
tête ,
Qui ne feroit chez vous , de moi , qu'un trou-
ble-fête.

FRANCALEU.

Et quelle affaire encore ?

BALIVEAU.

Un diable de Neveu
 Me fait , par les écarts , mourir à petit-feu.
 C'est un garçon d'esprit , d'assez belle apparence.
 De qui j'avois conçu la plus haute espérance ;
 J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel ;
 Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
 Pour achever son droit, (n'est-ce pas une honte ?)
 Il est , depuis cinq ans , à Paris , de bon compte.
 J'arrive : je le trouve encore au premier pas ,
 Endetté , Vagabond , sans ce qu'on ne fait pas.
 Ne pourrois-je obtenir , pour peu qu'on me se-
 conde ,
 Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?
 Ne connoissant personne , & vous sachant ici
 Je venois . . .

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grand merci.

FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire ?

FRANCALEU.

Dans la Piece du jour prendre un rôle de Pere.

BALIVEAU.

Un rôle ! à moi ?

FRANCALEU.

Sans doute , à vous.

BALIVEAU.

C'est tout de bon ?

FRANCALEU.

Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon ?

BALIVEAU.

Soit. Mais. . . .

FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

BALIVEAU.

Je l'avoue.

FRANCALEU.

Aidez l'humeur.

BALIVEAU.

Que trop.

FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue.

BALIVEAU.

Avec raison.

FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

BALIVEAU.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

BALIVEAU.

Eh si ! que dirait-on ?

FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise ?

BALIVEAU.

Un Capitoul !

FRANCALEU.

Eh bien ?

BALIVEAU.

La gravité !

FRANCALEU.

Sottise!

BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs !

FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

BALIVEAU.

D'accord.

FRANCALEU, *lui faisant prendre le rôle.*
Tenez , tenez.

BALIVEAU.

Quoi ! je ferois venu ?...

FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble & rendre un bon office.

BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paiera donc...

FRANCALEU.

Oui , oui : j'en suis garant.

Demain on vous le coffre au fauxbourg S. Laurent.

BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

FRANCALEU.

Dans son lit.

BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre ;
Mais son hôte ne fait ce qu'il est devenu.

FRANCALEU.

On saura bien l'avoir , après l'ordre obtenu.
Adieu ; car il est tems de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude :
Et là , gesticulant & braillant tout le fou ,
Faire un apprentissage , en vérité , bien fou.

S C E N E I I.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

M O I, je fais l'oncle, & toi, Lisette, es-tu
contente :

Tu voulois un beau rôle , & tu fais l'Indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux.
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
Le modele est parfait.

L I S E T T E.

N'en foyez pas en peine.

Je veux lui ressembler au point qu'on s'y mé-
prenne.

J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :
J'ai sa taille ; j'aurai son geste & son maintien :
Enfin je veux si bien représenter l'Idole ,
Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle ;
Et, comme en un miroit , s'y voyant traits pour
traits ,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, Monsieur, excusez ; mais vous & votre
femme ,

Vous avez fait un corps où je veux mettre une
ame.

FRANCALEU.

L'indolence : effet laisse tout ignorer ;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer ?
Le danger vole autour de la simple Colombe ;
Et, sans lumière enfin, le moyen qu'on ne tombe !
Tu feras donc fort bien de la moriginer.
Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner.
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite.
Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siècle intéressé :
Mais, me regardât-on comme un pere insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente ;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente ;
Qu'elle n'écoute qu'elle & que son propre cœur
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur ;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle Jeunesse ;
Vingt honnêtes Partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche & belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît ; je n'excepte personne.

L I S E T T E.

Pas même le Poëte ?

FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

L I S E T T E.

Je ne le crois pas riche.

FRANCALEU.

Eh bien ! j'en ai de reste.
J'aurai

J'aurai fait un heureux : c'est passe-tems céleste.
Favorisant ainsi l'honnête-homme indigent,
Le mérite une fois aura valu l'argent.

L I S E T T E.

Je vois , dans ce choix libre , un contre-temps à
craindre ,
Qui rendroit votre Fille extrêmement à plaindre.

F R A N C A L E U.

Et quel ?

L I S E T T E.

C'est que son choix pourroit tomber très-bien
sur tel , qui , sur une autre , auroit fixé le sien ;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense ,
De ramener son cœur à de l'indifférence.

S C E N E I I I.

F R A N C A L E U , D O R A N T E , *écoutant sans être
vu que de Lisette*, L I S E T T E.

F R A N C A L E U.

Il u parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
l'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

L I S E T T E.

celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
a savez-vous ?

(*Dorante redouble ici d'attention.*)

F R A N C A L E U.

On dit , à propos , que le Drôle....

L I S E T T E .

Je vous en avertis , il est fort amoureux.
 Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux !
 Très-positivement songez donc à l'exclure.

F R A N C A L E U .

J'y cours tout de ce pas ; tu peux en être sûre ;
 Et vais , à la douceur joignant l'autorité ,
 Laisser un libre choix , ce jeune homme excepté.

S C E N E I V .

D O R A N T E , L I S E T T E .

D O R A N T E , *se présentant devant Lisette.*

J E ne t'interromps point.

L I S E T T E .

Bien malgré vous , je gage.

D O R A N T E .

Non ; j'écoute , j'admire , & je me tais. Courage !

L I S E T T E .

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

D O R A N T E .

En effet , me voilà joliment installé.

L I S E T T E .

Installé ? Tout des mieux ! J'en réponds.

D O R A N T E .

Quelle audace !

Quoi , tu peux , sans rougir , me regarder en face ?

L I S E T T E.

Pourquoi donc , s'il vous plaît , baifferois-je les yeux ?

D O R A N T E.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux ?

L I S E T T E.

Eh ! c'est le coup de maître.

D O R A N T E.

Il est bon là !

L I S E T T E.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

D O R A N T E.

De grace , fais-moi voir....

L I S E T T E.

Oh ! qui va rondement.

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

D O R A N T E.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.

Je trouve en mon chemin Monsieur de l'Empirée.

Il aime ; il a su plaîre : oui , je le tiens de lui.

Je n'ignorois seulement quel étoit son appui ;

Mais , sans voir ta Maîtresse , il estoit tout écrire.

Tandis qu'en la voyant , moi , je n'osois rien dire.

Et ta bouche infidelle , ouverte en sa faveur ,

Des vers que j'empruntois le déclaroit l'auteur.

L I S E T T E.

Vous croyez que je fers le Poète ?

D O R A N T E.

Oui , perfide.

L I S E T T E.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide :

Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi ,
 Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ?
 Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?
 Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes ,
 Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ?
 Et quand enfin.... allez ! Je ne fais qui me tient....

D O R A N T E.

Mais cette exclusion , que veux-tu que j'en pense ?

L I S E T T E.

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

D O R A N T E.

Encore ? A quoi d'heureux peut-elle préparer ?

L I S E T T E.

A vous tirer du pair , à vous faire adorer.
 Tel est le cœur humain, sur-tout celui des femmes :
 Un ascendant mutin fait naître dans nos ames ,
 Pour ce qu'on nous permet , un dégoût triomphant ,
 Et le goût le plus vif , pour ce qu'on nous défend.

D O R A N T E.

Mais si cet ascendant se taifoit dans Lucile ?

L I S E T T E.

Oh , que non ! L'indolence est toujours indocile.
 Et telle qu'est la sienne , à ce que j'en puis voir ,
 La contrariété seule peut l'émouvoir.
 Ce n'est pas même assez des défenses du Pere ,
 Si je ne les seconde en Duegne sévère.

D O R A N T E.

Eh bien ! les yeux fermés , je m'abandonne à toi.

L I S E T T E.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

D O R A N T E.

Oh ! c'est aussi trop loin pousser la patience.

L I S E T T E.

Dans un quart-d'heure au plus , je vous livre audience.

D O R A N T E.

Dans un quart-d'heure ?

L I S E T T E.

Au plus. Promenez-vous là-bas ,
Tenez ; dans un moment j'y conduirai les pas.
La voici. Partez donc. Laissez-nous.

D O R A N T E , hésitant.

Ouel supplice !

L I S E T T E.

Desirez-vous ou non qu'on vous rende service ?

D O R A N T E.

L'éviter !

L I S E T T E.

Ou tout perdre.

D O R A N T E.

Ah ! que c'est à regret !

*Il fait des révérences à Lucile , qui les lui rend.
Il les réitère jusqu'à ce que , par un geste impé-
rieux , Lisette lui fait signe de se retirer , au
moment qu'il paroissoit tenté d'aborder.*

S C E N E V.

L I S E T T E , L U C I L E .

L I S E T T E .

V O I L A , Mademoiselle , un Cavalier bien fait.

L U C I L E .

J'y prends peu garde.

L I S E T T E .

Aimable , autant qu'on le peut être.

L U C I L E .

Tu le dis , je le crois.

L I S E T T E .

Vous semblez le connoître.

L U C I L E .

Je l'ai vu quelquefois au Parloir.

L I S E T T E .

Sans plaisir ?

L U C I L E .

Ni chagrin.

L I S E T T E .

Si j'avois , comme vous , à choisir ,
Celui-là , je l'avoue , auroit la préférence.

L U C I L E .

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces Galants le concours importun ;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

L I S E T T E .

Quoi ! sans yeux pour eux tous ? On vous fera
dédire.

LUCILE.

Si j'en ai , ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire ,

Qu'en faveur de ce seul , votre cœur se résout ,
Et que le choix en est déjà fait ?

LUCILE.

Point du tout.

Je ne le veux choisir , ni ne le connois même.

Mon Pere le désigne ; il défend que je l'aime ;

J'obéirai. Je sens le devoir d'un enfant.

Nous n'oserions aimer, lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh ! non.

LUCILE.

Mais devoit-on , sachant mon caractère ,

M'embarrasser l'esprit d'une défense austère ?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur ;

Et de l'obéissance où m'eût suffi l'humeur ?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce Conquérant terrible ,

Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.

La curiosité me fera succomber ;

Et sur lui seul , enfin , mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?

LUCILE.

C'est celui qui jouera l'Amoureux dans la pièce.

LISETTE.

C'est celui qui jouera...

LUCILE.

Quel air d'austérité !

LISETTE.

Mademoiselle , point de curiosité.

C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la défobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire ?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi ?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu ? C'est-là celui que l'on excepte ?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grace à l'inattention

Qui ferma votre cœur à la séduction.

Vous gagnez tout au monde à ne le pas con-
noître.

Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;

Et , sûre de l'aveu d'un Pere complaisant ,

Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent ,
Qui véritablement engagent & préviennent.

LISETTE.

L I S E T T E.

Ce que , depuis un mois , de lui vous avez lu ,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

L U C I L E.

Quoi ? Ces vers que je lis , que je relis sans cesse.

L I S E T T E.

Sont les siens.

L U C I L E.

Quel esprit ! quelle délicatesse !

De plaisirs & de jeux quel mélange amusant !

Que , sous des traits si doux , l'amour est sédui-
fant !

Y'Auteur veut plaire , & plaît sans doute à quel-
que Belle ,

A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

L I S E T T E.

C'est ce qu'apparemment votre pere en conclut ,

Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.

Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une
autre. . .

D'une autre ! Mais j'y songe : & s'il étoit la
vôtre ?

Vous riez ! Et moi , non. C'est au plus sérieux.

Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les
yeux.

Oui , je vous reconnois traits pour traits dans
l'image.

De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

L U C I L E.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.

Monſieur de l'Empirée approche , un livre en
main.

On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée ;
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.

L I S E T T E , *seule.*

Bon ! Ce préliminaire est , je crois , suffisant ;
Et Dorante , s'il veut , peut traiter à présent.

S C E N E V I.

L I S E T T E , M O N D O R.

M O N D O R.

L I S E T T E , ai-je un rival ici ? Qu'il disparoisse.

L I S E T T E.

S'il me plaît.

M O N D O R.

Plaise ou non , tu n'es plus ta maîtresse.

L I S E T T E.

Comment ?

M O N D O R.

Tu m'appartiens.

L I S E T T E.

Et de quel droit encor ?

M O N D O R.

Lucile est à Damis ; donc , Lisette à Mondor..

L I S E T T E.

Lucile est à ton Maître ? Ah ! tout beau , j'en appelle.

M O N D O R.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la Belle.
Celui du pere est sûr , à tout ce que j'entends.

L I S E T T E , *s'en allant.*

La belle avance !

M O N D O R , *courant après.*

Ecoute !

L I S E T T E .

Oh ! je n'ai pas le tems.

S C E N E V I I .

D A M I S , *seul , le Mercure à la main.*

O U I , divine Inconnue ! oui , céleste Bre-
tonne !

Possédez seule un cœur que je vous abandonne.
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier , ou rougit d'un affront,
Je désertois ces lieux , & volois où vous êtes.

S C E N E V I I I .

D A M I S , M O N D O R .

M O N D O R .

J E ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendans , on vous le donne beau ;
Et vous avez pour vous , Monsieur , l'air du bu-
reau.

D A M I S , *se croyant toujours seul.*

Si , comme je le crois , ma Piece est applaudie ,
Vous êtes la Puissance à qui je la dédie.

Vous eûtes un esprit que la France admira ;
J'en eus un qui vous plut. L'Univers le saura.

Il donne à Mondor du livre par le nez.

M O N D O R.

Ouf.

D A M I S.

Qui te savoit là ? Dis.

M O N D O R.

Maugrebleu du geste !

D A M I S.

Tu m'écoutois ? Eh bien ! raille, blâme, conteste ;
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.

Tu vois ! Je suis heureux !

M O N D O R.

Plus que sage.

D A M I S.

A t'ouïr ,

Je ne me repaissois que de vaines chimères.

M O N D O R.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit guetes.

D A M I S.

Par un sot comme toi.

M O N D O R.

Mon Dieu , pas tant d'orgueil !

Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.

Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre ;

Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une autre.

D A M I S.

De pas une autre aussi je ne me soucîrois.

Celle-ci seule a tout ce que je desirois.
De ma Muse elle seule épuisant les caresses ,
Me fait prendre congé de toutes mes Maîtresses.

M O N D O R.

Il faudroit en avoir , pour en prendre congé.

D A M I S.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

M O N D O R.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux , peut-être !

Un valet veut tout voir , voit tout , & fait son Maître ,

Comme à l'Observatoire un Savant fait les Cieux
Et vous-même , Monsieur , ne vous savez pas mieux.

D A M I S.

Pas tant d'orgueil , toi-même , ami ! va , tu t'abuses.

En fait d'amour ; le cœur d'un Favori des Muses
Est un astre , vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici bas son télescope en vain.

Sa sphère est au-dessus de toute intelligence.

L'illusion nous frappe autant que l'existence ;

Et , par le sentiment , suffisamment heureux ,

De l'Amour seulement nous sommes amoureux.

Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage ;

Et nos feux, pour objet, ne veulent qu'une image.

M O N D O R.

Monsieur , à ma portée ajustez-vous un peu ;

Et, de grace, en François, mettez-moi cet hébreu.

D A M I S.

Volontiers. Imagine une jeune Merveille ;

54 *La Métromanie ,*

Elégance , fraîcheur , & beauté sans pareille ;
Taille de Nymphé...

M O N D O R , *regardant aux Loges.*

Après. Je vois cela d'ici.

D A M I S.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderois-tu d'une femme ainsi faite ?

M O N D O R.

La peste !

D A M I S.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

M O N D O R.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

D A M I S.

Parbleu ! je le crois bien , puisqu'il n'existoit pas.

M O N D O R.

Et vous l'aimez ?

D A M I S.

Très-fort.

M O N D O R.

D'honneur ?

D A M I S.

A la folie ?

M O N D O R.

Une Maîtresse en l'air , & qui n'eut jamais vie !

D A M I S.

Où , je l'aimois , avec au tant de volupté ,
Que le Vulgaire en trouve à la réalité.

La réalité même est moins satisfaisante.

Sous une même forme elle se représente :

Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.

La mienne étoit Bergère & Nymphé tour-à-tour.

Brune ou blonde , coquette ou prude , fille ou
veuve ;

Et , comme tu crois bien , fidelle à toute épreuve.

M O N D O R.

Monsieur , parlez tout bas.

D A M I S.

Et par quelles raisons ?

M O N D O R.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-
Maisons.

D A M I S.

Cet amour , il est vrai , me parut un peu vuide ;

Et je ne pus tenir à l'appat du solide.

Je répudiai donc la chimérique Iris.

D'une Beauté palpable enfin je fus épris.

J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.

Ah ! que j'ai bien pour elle exercé mon génie ;

Et que de tendres vers consacrent ce beau nom ?

M O N D O R.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre ?

D A M I S.

Non.

La fierté , la naissance , & le rang de la Dame ,

Renfermoient dans mon cœur le secret de ma
flamme.

Comment aurois-tu fait pour t'en être apperçu ?

Elle-même elle étoit aimée à son insu.

M O N D O R.

Mais vraiment un amour de si légère espee ,

Pourroit prendre son vol bien par-delà l'Altesse.

D A M I S.

N'en doute pas ; & même y goûter des douceurs.

L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons, que fait ce que nous
sommes ?

L'Astre du jour se leve ; il luit pour tous les
hommes ,

Et le plaisir commun que répand sa clarté ,
Représente l'effet que produit la beauté.

M O N D O R.

J'entends. Tout vous est bon ; rien ne vous im-
portune ,

Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.

A ce compte, un Jaloux ne vous craindra jamais ;
Et vos Rivaux, Monsieur, peuvent dormir en
paix.

Et deux ! A l'autre.

D A M I S.

Hélas ! en ce moment encore ,

Je revois son image ; & mon esprit l'adore.

Pour la dernière fois, tu me fais soupirer ,

Divinité chérie ! Il faut nous séparer.

Plus de commerce ! Adieu. Nous rompons.

M O N D O R.

Quel dommage !

L'union étoit belle. Et que répond l'image ?

D A M I S.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort ;

Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

M O N D O R.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose :

Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

D A M I S.

Que celle-ci, Mondor, a de grace & d'esprit !

M O N D O R.

C'est qu'elle aime les vers ; & cela vous suffit.

D A M I S.

C'est que.... c'est qu'elle en fait des mieux tournés du monde.

M O N D O R.

Pour moi , ce qui m'en plaît , c'est la source féconde

Où nous allons puiser désormais les ducats.

D A M I S.

Les ducats ?

M O N D O R.

C'est de quoi vous faites peu de cas.

L'un de nous deux a tort ; mais qu'à cela ne tienne.

Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

D A M I S.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner ?

M O N D O R.

Le bon-homme du moins ne veut pas l'épargner ?

D A M I S.

Le bon-homme t

M O N D O R.

Oui, Monsieur . si vous êtes son gendre ,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là dessus votre bonheur complet.

D A M I S.

Extravagues-tu ?

M O N D O R.

Non ; foi d'honnête Valet.

D A M I S.

Et qui diable te parle , en cette circonstance ,

58 *La Métromanie ,*

De Monsieur Francaleu , ni de son alliance ?

M O N D O R.

Bon ! Ne voilà-t-il pas encore un qui-pro-quo.
De qui parlez-vous donc , Monsieur ?

D A M I S.

D'une SAPHO.

D'un prodige qui doit , aidé de mes lumières ,
Effacer quelque jour , l'illustre DESHOULIERES ;
D'une Fille à laquelle est uni mon destin.

M O N D O R.

Où diantre est cette Fille.

D A M I S.

A Quimpercorentin.

M O N D O R.

A Quimp...

D A M I S.

Oh , ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci ! L'espérance est saine & bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an , sa plume en instruit l'Univers.
Elle a , douze fois l'an , réponse de la nôtre ;
Et nous nous encensons tous les mois l'un &
l'autre.

M O N D O R.

Où vous êtes-vous vus ?

D A M I S.

Nulle part. A quoi bon ?

M O N D O R.

Et vous l'épouseriez !

D A M I S.

Sans doute. Pourquoi non ?

M O N D O R.

Et si c'étoit un monstre ?

D A M I S.

Oh ! tais-toi ! tu m'excedes.

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

M O N D O R.

Oui ; mais répondra-t-elle à votre folle ardeur ?

D A M I S.

Je suis assez instruit par notre Ambassadeur.

M O N D O R.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure ?

D A M I S.

Le Messager des Dieux. Lui-même. Le Mercure.

M O N D O R.

Oh, oh ! bel entrepôt vraiment , pour co-
queter !

D A M I S.

Tiens, lis, dans celui-ci que tu viens d'ap-
porter.M O N D O R, *lit.*SONNET de Mademoiselle Mériadec de Kerfic, de
Quimper en Bretagne, à Monsieur cinq Etoiles...

D A M I S.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles ;
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui ! qu'à jamais pour moi, belle Meriadec,
Pégase soit rétif, & l'Hypocrène à sec ;
Si ma lyre, de myrte & de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare Hyménée !

M O N D O R.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicaneiroit, franchement autoit tort.

Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
 A se forger les traits d'une femme inconnue.
 Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
 Lucile a, par exemple, un visage amusant...

D A M I S.

J'entends.

M O N D O R.

Suivez, lorgnez, obsédez *sa* personne.
 Croyez voir & voyez en elle la Bretonne. ..

D A M I S.

C'est bien dit. Cette idée, échauffant mes es-
 prits,

N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
 Le bon sens du Maraudeur quelquefois m'épouvante.

M O N D O R.

Molière, avec raison, consultoit *sa* Servante.

D A M I S.

On se peint, dans l'objet présent & plein d'ap-
 pas

L'objet qu'on idolâtre & que l'on ne voit pas.
 Aussi-bien, transporté du bonheur de ma flam-
 me,

Déjà, dans mon cerveau, roule un Epithalame,
 Que, devant qu'il soit peu je prétends mettre
 au net,

Et donner au Mercure, en paiement du Sonnet.
 Muse, évertuons-nous! Ayons les yeux, sans
 cesse,

Sur l'Âstre qui fait naître en ces lieux la tendresse!
 Cherche, en le contemplant, matière à tes
 crayons;

Et que ton feu divin s'allume à ses rayons!

Que cette solitude est paisible & touchante !
 J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchanter.

(*Il va s'aff.oir à l'écart.*)

MONDOR, *seul.*

Quelle tête ! Il faut bien le prendre comme il est.
 Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
 L'assiduité peut , Lucile étant jolie ,
 Lui faire de Quimper abjurer la folie.

S C E N E I X.

DORANTE, LUCILE, DAMIS à
l'écart & sans être vus.

DORANTE.

A CET aveu si tendre , à de tels sentimens
 Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens ;
 A tout ce que j'ai craint , Madame , à ce que
 j'ose ,

A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose ,
 Reconnoissez que j'aime ; & réparez l'erreur
 D'un pere qui m'exclut du don de votre cœur.
 Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
 Pere équitable & tendre , il veut que l'on vous
 aime.

Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi ,
 Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi !

LUCILE.

Mais enfin là-dessus , qu'importe qu'on l'éclaire ,
 S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire ;

62 *La Métromanie,*

Et si , dès qu'il saura de qui vous êtes fils ,
Nul espoir , près de moi , ne vous est plus permis ?

D O R A N T E.

J'obtiendrai son aveu ; rien ne m'est plus facile.
Mais , parmi tant d'Amans , adorable Lucile ,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre Vainqueur ?

L U C I L E , *tirant des vers de sa poche.*

L'Auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur :
Je l'avoue , & pour lui me voila déclarée.

D O R A N T E , *appercevant Damis.*

On nous écoute !

L U C I L E.

Eh ! c'est Monsieur de l'Empirée !
Lisons-les-lui , ces vers ; il en sera charmé.

D O R A N T E , *à part.*

Est-ce lui, juste Ciel ! ou moi qu'elle a nommé ?

L U C I L E , *à Damis.*

Venez , Monsieur : venez , pour qu'en votre
présence ,

Nous discussions un fait de votre compétence ;
Il s'agit d'une Idylle où j'ai quelque intérêt ;
Et vous nous en direz votre avis , s'il vous plaît.

D O R A N T E.

Madame, on fait grand tort à Messieurs les
Poètes ,

Quand on les interrompt dans leurs doctes re-
traites.

Laissons donc celui-ci rêver en liberté ,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

D A M I S.

Le plus grand tort , Monsieur , que l'on puisse
nous faire ,

C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur
plaire.

Peut-on penser si bien , étant seul en ces lieux ,
Qu'étant avec Madame , on ne pense encor
mieux ?

Madame , je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez ; & s'il m'arrive
Quelque distraction dont je ne répons pas ,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire élégante & fleurie
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons , Messieurs , passons sous ce feuillage
épais ,
Où , loin des Importuns , nous puissions lire en
paix.

*Damis lui présente la main quelle accepte , au
moment que Dorante lui présentait aussi la
sienne.*

DORANTE , seul.

Est-ce un coup du hasard , ou de leur perfidie ?
Voyons. Il faut de près , que je les étudie ;
Et que je sorte enfin de la perplexité ,
La plus grande où peut-être on ait jamais été.

Fin du second Acte.

 A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

D O R A N T E , ramassant des tablettes .

Q U E L O U ' U N regrette bien les secrets confiés
 A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds .

Il les ouvre .

E P I T H A L A M E . Ah ah ! j'en reconnois le Maître .
 J'y pourrois bien aussi développer un traître . . .
 Lisons .

S C E N E I I .

D O R A N T E , L I S E T T E .

L I S E T T E .

S U I S - J E une fourbe ? Ai-je trahi vos feux ?
 Le seul qu'on veut exclure , est-il si malheureux ?
 Dès que je vous ai vu prêt d'aborder Lucile ,
 Je me suis éclipsée en confidente habile ;
 Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant .
 Eh bien ! quelle nouvelle ? En êtes-vous content ?

D O R A N T E ,

DORANTE.

Ah ! qu'elle est ravissante ! & que ce tête-à-tête
Acheve de lui bien assurer sa conquête !

Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois ; mais rien
N'exprime mon état , depuis cet entretien.

Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en elle.

Son défaut me la rend plus piquante & plus belle ;

Oui , ce qu'en elle on nomme indolence &
froideur ,

Redouble de mes feux la tendresse & l'ardeur.

L I S E T T E.

Ya dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée ?

Je l'avois , ce me semble , assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble. . .

L I S E T T E.

Eh ! vivez en repos.

DORANTE.

Ses graces m'ont charmé , mais non pas ses
propos.

L I S E T T E.

A-t-elle avec rigueur , fermé l'oreille aux vôtres ?

DORANTE.

Non. Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu
d'autres.

L I S E T T E.

Quoi ? qu'elle eût dit *Monsieur* , je suis folle de
vous.

Je voudrois que déjà vous fussiez mon Epoux.

Mais oui ; c'est avoir l'ame assurément bien dure,

De ne pas abrégier ainsi la procédure.

D O R A N T E.

Ayant fait de ma flamme un libre & tendre aveu ,
 Et promis d'agréer à Monsieur Francaleu ;
 Comme je t  moignois la plus ardente envie
 D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie ,
 Elle m'a répondu : (dirai-je avec douceur ?)
 L'Auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
 A ces mots , de sa poche elle a tiré l'Idylle ,
 Dont le succès me rend de moins en moins tran-
 quille.

L I S E T T E.

C'est qu'elle a cru parler à l'Auteur.

D O R A N T E.

Je ne fais.

Mais elle a mis mon ame à de rudes essais.
 Elle a vu mon rival d'un c  il de complaisance.
 Elle a lu , malgré moi , l'Idylle en sa présence !
 C'étoit me démasquer. Sous cape , il en rioit ,
 Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit !
 Je serois-je en effet ? Seroit-ce lui qu'on aime ?
 Me jou  roient-ils tous-deux ? Me jou  rois-tu toi-
 même ?

L I S E T T E.

Les honnêtes soupçons ! rendez grace , entre
 nous ,
 Au cas particulier que je fais des jaloux.
 Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice ,
 Mon honneur offensé se feroit bien justice.

D O R A N T E.

L'Auteur seul de ces vers a su toucher son cœur.
 Dit-elle ! encore un coup , je n'en suis point
 l'auteur.

Supposé qu'on la trompe , & qu'elle me le croie ;
Où donc est encor là le grand sujet de joie ?
Je jouis d'une erreur ; & j'aurois souhaité
Une source plus pure à ma félicité !
Un mérite é ranger est cause que l'on m'aime ;
Et je me sens jaloux d'un autre, dans moi-même !

L I S E T T E.

Que la délicatesse est folle en ses excès !
Eh ! Monsieur , y faut-il regarder de si près ?
Qu'importe du bonheur la source fautive ou vraie ?

D O R A N T E.

Tout ce que j'entrevois, de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du Poëte étoit encor douteux ,
Mais il est mon rival , & mon rival heureux.
De Lucile , sans cesse , il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux , sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du pere il a le plus de part.
Seule , avec son valet , je te trouve à l'écart.
Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue ?
Quels étoient vos complots ? D'où vient paroître
é nue ?

Réponds.

L I S E T T E.

Tout bellement ! vous prenez trop de soin.
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

D O R A N T E.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.
Cependant allons voir , en les feuilletant bien ,
Si ces tabiettes-ci ne m'instruiront de rien

S C E N E I I I.

L I S E T T E.

M'ÉPIER ! doucement ! ce feroit une chaîne.
 Quoiqu'on soit sans reproche , on ne veut rien
 qui gêne.

Ah ! c'est peu d'être injuste ; il ose être importun
 Aux troupes du fâcheux je vais en lâcher un ,
 Qui , s'attachant à lui , saura bien m'en défaire
 Le voici justement.

S C E N E I V.

FRANCALEU , L I S E T T E.

FRANCALEU.

Q'AS-TU donc tant à faire
 Avec ce Cavalier qui ne semble chez moi
 S'être impatronisé , que pour être avec toi ?

L I S E T T E.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

L I S E T T E.

Tout simple. Le jeune-homme entend vanter
 to is ,

Certaine Tragédie en six actes , de vous ,

Que l'on dit fort plaisante , & qu'il brûle d'entendre ,
 Sans qu'il sache par qui , ni trop comment s'y prendre.

FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté ?

L I S E T T E.

Mon sieur de l'Empirée ? Il aura plaisanté ;
 De caustique & de fat joué les mauvais rôles ,
 Et parlé de vos vers , en pliant les épaules.

FRANCALEU.

Il'en croirois quelque chose , à son rire moqueur.
 Le serpent de l'envie a siffié dans son cœur.
 Oh ! bien , bien , double joie , en ce cas , pour le nôtre !

Je mortifierai l'un , & satisferai l'autre ;
 L'autre aussi-bien m'a plu , comme il plaira partout.

Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût ;
 Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
 Je suis en train de rire ; & veux , malgré mon asthme ,

Lui lire tous mes vers , sans en excepter un.

L I S E T T E.

Vous me déferez là d'un terrible importun !

FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

L I S E T T E.

Faites-en votre affaire.

Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.

Il faut que je m'habille.

FRANCALEU.

Et pourquoi donc su

L I S E T T E.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
 J'ôte dès à présent mes habits de soubrette,
 Pour être, sous les siens, plus libre & moins
 distraite.

FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Va. Je me charge, moi....

S C E N E V.

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU.

AH ! c'est vous ! comment va la mémoire !

BALIVEAU.

Ma foi

Quelques raisonnemens que votre goût m'opposé
 Je hais bien la démarche où mon neveu m'exposé
 Pour s'y résoudre, il faut, à cet original,
 Vouloir étrangement & de bien & de mal.
 Enfin mon rôle est su : voyons, que faut-il faire

FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
 Cependant soyez gai. Débutez seulement ;
 Et vous serez bientôt de notre sentiment.
 De vos talens, à peine aurons-nous les premières
 Que nous voulons vous voir un pilier de coulisse
 Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux

De la force du charme , entraîné comme nous.
 J'ai vu ce charme , en France , opérer des mi-
 racles ;

Nos Palais devenir des salles de spectacles ;
 Et nos Marquis , chauffant à l'envi l'escarpin ,
 Représenter Hector , Sganarelle & Crispin.

BALIVEAU.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance ,
 Une chose me fait quelque plaisir d'avance.
 C'est le parfait rapport , qui , par un cas plaisant ,
 Se trouve entre mon rôle & mon état présent.
 Je représente un pere austere & sans foiblesse ,
 Qui , d'un fils libertin gourmande la jeunesse...
 Le vieillard , à mon gré , parle comme un Caton :
 Et je me réjouis de lui donner le ton.

FRANCAIEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde :
 Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous
 seconde.

Tout dépend de l'Acteur mis vis-à-vis de nous.
 Si celui-ci venoit répéter avec vous ?

BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déjà fait.

FRANCAIEU , *appellant ses valets.*

Hola hée !

Que l'on aille chercher Monsieur de l'Empiéc.

A Baliveau.

Tenez , voilà par où le jeune homme entrera.
 Vous pouvez commencer sitôt qu'il paroîtra.
 Faites comme l'on fait aux choses imprévues.
 Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues ;
 Car c'est l'esprit du rôle : & vous vous souvenez

Que vous vous trouvez , vous & ce fils , nez à nez ,

L'instant précis qu'il sort , ou d'une Académie
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il
fuie ;

Et qu'à cette rencontre , un silence fâcheux.
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable : & j'espère..

S C E N E V I.

FRANCALEU , BALIVEAU , DAMIS.

FRANCALEU , à *Damis*.

MON SIEUR , voilà celui qui fera votre pere.
Il fait son rôle : allons , concertez-vous un peu
Et , tout en vous voyant , commencez votre jeu.

A Baliveau , voyant son profond étonnement.

Comment diable ! A merveille ! A miracle
courage !

Personne ne jouera mieux que vous , du visage.

A Damis.

Vous avez joué , vous la surprise assez bien ;
Mais le rire vous prend ; & cela ne vaut rien.
Il faut être interdit , confus , couvert de honte.

BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui , votre aspect me démonte.

DAMIS , à *Francaeu*.

C'est que , lorsqu'on répète , un tiers est importun.

FRANCALEU.

FRANCALEU.

Adieu donc ; aussi-bien je fais languir quelqu'un.

A Damis.

Monſieur l'homme accompli , qui du moins
croyez l'être ;

Prenez , prenez leçon : car voila votre maître.

A Baliveau.

Bravo ! bravo ! bravo !

SCENE VII.

BALIVEAU, DAMIS.

BALIVEAU, *à part.*

LE ſot événement !

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Après un tel prodige, on en croira mille autres.

Quoi , mon oncle , c'est vous r Et vous êtes des
nôtres !

Heureux le lieu , l'inſtant , l'emploi qui nous
rejoint !

BALIVEAU.

Raiſonnons d'autre choſe , & ne plaiſantons
point.

Le haſard a voulu. . .

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.

Eſt-ce vous qui parlez , ou ſi c'eſt votre rôle.

BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, & qui parle à Damis
Voilà donc ce que fait mon Neveu dans Paris
Qu'a produit un séjour de si longue durée ?

Que veut dire ce nom : *Monsieur de l'Empire* ?
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu ?

Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire
Et que de nos débats, le Public n'a que faire.

BALIVEAU, levant la canne.

Coquin ! tu te prévaus du contretemps maudit.

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.
Nous sommes, vous & moi, membres de ce
médle.

Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité ;
Et l'on ne connoît point, chez nous, de pu
mauté.

BALIVEAU, à part.

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, gaiement.

Répetons donc en paix. Voyons, mon camarade
Je suis un fils. . .

BALIVEAU, à part.

J'ai ri. Me voilà désaimé,

D A M I S.

Et vous , un pere . . .

B A L I V E A U.

Eh oui , bourreau ! tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de pere ;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frere.
Quel usage en fais-tu ? Qu'ont servi tous mes
soins ?

D A M I S.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle , vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance ;
Et c'est pour le prouver , que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bien-
faits ;
Me suffire à moi-même , en volant à la gloire ;
Et , chercher la fortune , au temple de Mémoire.

B A L I V E A U.

Où la vas-tu chercher ? Ce temple prétendu
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu ,
Où la nécessité , de travaux consumée ,
Au sein du sot orgueil , se repaît de fumée.
Eh ! malheureux ! crois-moi : fuis ce terroir in-
grat.

Prends un parti solide , & fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent , le bon sens autorise ;
Qui te distingue ; & non , qui te singularise ;
Où le génie heureux brille avec dignité ;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

D A M I S.

Le barreau !

B A L I V E A U.

Protégeant la veuve & la pupille ,
C'est-là qu'à l'honorable , on peut joindre
l'utile :

Sur la gloire & le gain , établir sa maison ;
Et ne devoir qu'à soi sa fortune & son nom.

D A M I S.

Ce mélange de gloire & de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur , & rien à la fortune.
Le nourisson du ? inde , ainsi que le guerrier ,
A tout l'or du Pérou , préfère un beau laurier.
L'Avocat se peut-il égaler au Poète ?
De ce dernier la gloire est durable & complète.
Il vit long-temps après que l'autre a disparu.

SCARON même l'emporte aujourd'hui sur PATRU.
Vous parlez du barreau de la Grèce & de Rome ,
Lieux propres autrefois à produire un grand
homme.

L'ancre de la chicane & sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'Eloquence & les Loix.
Que des traces du monstre , on purge la tribune,
J'y monte : & mes talens voués à la fortune ,
Jusqu'à la Prose encor , voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger ,
Qu'on me laisse , à mon gré , n'aspirant qu'à la
gloire ,

Des titres du Parnasse , anoblir ma mémoire ,
Et primer dans un Art plus au dessus du Droit ,
Plus grave , plus sensé , plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément , dans le siècle où nous
sommes ,

Foule au pieds l'équité , si précieuse aux hom-
mes :

Est-il pour un esprit solide & généreux ,
 Une cause plus belle a plaider devant eux ?
 Que la fortune donc me soit mere ou marâtre ,
 C'en est fait : pour Barreau , je choisis le Théâtre :
 Pour Client , la Vertu : pour Loix , la Verité :
 Et pour Juges , mon Siecle & la Postérité.

BALIVEAU.

Et bien , porte plus haut ton espoir & tes vues.
 A ces beaux sentimens les dignités sont dues.
 La moitié de mon bien remise en ton pouvoir ,
 Parmi nos Sénateurs , s'offre à te faire asscoir.
 Ton esprit généreux , si la vertu t'est chere ,
 Si tu prends à sa cause un intérêt sincere ,
 Ne préférera pas , la croyant en danger ,
 L'effort de la défendre , au droit de la juger.

D A M I S.

Non : mais d'un si beau droit l'abus est trop
 facile.

L'esprit est généreux , & le cœur est fragile.
 Qu'un juge incorruptible est un homme éton-
 nant !

Du Guerrier le mérite est sans doute éminent :
 Mais presque tout consiste au mépris de la vie ;
 Et de servir son Roi la glorieuse envie ,
 L'espérance , l'exemple , un je ne fais quel prix ,
 L'horreur du mépris même , inspire ce mépris.
 Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
 D'une Solliciteuse aimable & sous les armes !
 Tout sensible , tout homme enfin que vous soyez,
 Sans oser être ému , la voit presque à vos pieds !
 Jusqu'à la cruauté pousser le Stoïcisme
 Je ne me sens point fait pour un tel Héroïsme.

De tous nos Magistrats la vertu nous confond ;
 Et je ne conçois pas , comment ces Messieurs font.
 La mienne donc se borne au mépris des richesses ;
 A chanter des Héros de toutes les especes ;
 A sauver , s'il se peut , par mes travaux constants ,

Et leurs noms & le mien des injures du temps.
 Infortuné ! je touche à mon cinquieme lustre ,
 Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
 On m'ignore ; & je rampe encore à l'âge heureux
 Où CORNEILLE & RACINE étoient déjà fameux !

BALIVEAU.

Quelle étrange manie ! & dis-moi , misérable !
 A de si grands esprits , te crois-tu comparable ?
 Et ne fais-tu pas bien qu'au métier que tu fais ,
 Il faut , ou les atteindre , ou ramper à jamais ?

DAMIS.

Eh bien ! voyons le rang que le Destin m'apprête.
 Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
 Ces maîtres même avoient les leurs, en débutant ;
 Et tout le monde alors put leur en dire autant.

BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
 Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
 Outre le don qui fut leur principal appui ,
 Moissonnoient à leur aise , où l'on glane au-
 jourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
 Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits
 d'avance ;

Mais le remède est simple : il faut faire comme eux ;

Ils nous ont dérobés ; dérobent nos neveux ;
 Et tarissant la source où puise un beau délire ,
 A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
 Un démon triomphant m'éleve à cet emploi.
 Malheur aux Ecrivains qui viendront après moi !

BALIVEAU.

Va , malheur à toi-même , ingrat ! cours à ta perte !

A qui veut s'égarer , la carrière est ouverte.
 Indigne du bonheur qui t'étoit préparé ,
 Rentre dans le néant dont je t'avois tiré.
 Mais ne crois pas que , prêt à remplir ma vengeance ,

Ton châtement se borne à la seule indigence.
 Cette soif de briller , où se fixent tes vœux ,
 S'éteindra , mais trop tard , dans des dégoûts affreux.

Va subir du Public les jugemens fantasques ,
 D'une Cabale aveugle , essuyer les bourasques ,
 Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer ,

Et trouver tout le monde actif à censurer !
 Va , des Auteurs sans nom , grossir la foule obscure ,

Egayer la Satire , & servir de pâture
 À je ne fais quel tas de Brouillons affamés ,
 Dont les écrits mordans sur les Quais sont semés !
 Déjà , dans les Cafés tes projets se répandent.
 Le Parodiste oisif & les Forains t'attendent.

Va , après t'être vu sur leur Scène avili ,

80 *La Métromanie,*

De l'opprobre , avec eux , retomber dans l'oubli !

D A M I S.

Que peut , contre le roc , une vague animée ?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pigmée ?
L'Olympe voit en paix fumer le Mont *Æthna*.
Zoïle , contre Homère , en vain se déchaîna ;
Et la palme du Cid , malgré la même audace ,
Croît & s'éleve encore au sommet du Parnasse.

B A L I V E A U.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin ?
Hé bien , tu braveras la honte & le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle ;
Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle !
Que de ton vivant même , on admire tes vers ;
Tremble ! & vois sous tes pas mille abîmes ou-
verts !

L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra , sur ton compte , une Libelle anonyme.
Poursuivi , condamné , proscrit sur ces rumeurs ,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

D A M I S.

A ses mœurs.

B A L I V E A U.

A ses mœurs ? Et le monde , en ces sortes d'orages ,
Est-il instruit des mœurs , ainsi que des outrages ?

D A M I S.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

B A L I V E A U.

Et comment , s'il vous plaît ?

D A M I S.

Comment ? Par mes Ecrits.
Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.

La mere en prescra la lecture à sa fille :
 Et j'ai, grace à vos soins, le cœur fait de façon,
 A monter aisément ma lyre sur ce ton.
 Sur la Scene aujourd'hui, mon coup d'essai l'an-
 nonce.

Je suis un malheureux ; mon Oncle me renonce ;
 Je me tais : mais l'erreur est sujette au retour ;
 J'espere triompher avant la fin du jour :
 Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

BALIVEAU.

Quoi ! vous seriez l'Auteur de la piece nouvelle
 Que ce soir, aux François, l'on doit représenter ?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse & pleine réussite.

BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu,
 Que de son bon ami, vous êtes le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira : mais je vois avec
 peine,

Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, Monsieur.

BALIVEAU.

J'y compte.

D A M I S.

Mais aussi,

Daignant de même entrer dans l'esprit qui
m'anime,

Laissez-moi quelque temps jouir de l'anonyme.
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.

B A L I V E A U.

Volontiers.

(A part.)

A demain, Scélérat ! Si jamais tu rimailles,
Ce ne fera, morbleu, qu'entre quatre murailles !

S C E N E V I I I.

D A M I S.

IL ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La Scene est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.
Mon succès seroit sûr. Du moins profitons-en ;
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes
tablettes !

La perte, pour le coup, seroit des plus complètes.
Tout-à-l'heure, à la main, je les avois encor.
Ah ! je suis ruiné ! J'ai perdu mon trésor !
Nombre de canevas, deux Pièces commencées.
Caractères, Portraits, Maximes & Pensées.
Dont la plus triviale, en vers Alexandrins,

Au bout d'une tirade , eût fait battre des mains !
 Que j'ai regret , sur-tout à mon Epithalame ,
 Hélas ! ma Muse , au gré de l'espoir qui m'en-
 flamme ,
 Dans un premier transport , venoit de l'ébaucher.
 Deux fois du même enfant pourra-t-elle ac-
 coucher ?

SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

AH ! Monsieur ! secourez les Muses attristées :
 Mes tablettes , là bas , dans les bois sont restées.
 Suivez-moi ! cherchons-les ! aidons-nous !

DORANTE, *les lui rendant.*

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir....

DORANTE.

Brifons-là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir , le repos & la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel ; car je vous signifie
 Qu'il faut , en ce logis , ne plus vous remonter ;
 Et vous faire une affaire , ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative ! un ami la propose !

84 *La Métromanie,*

Ne puis-je , avant d'opter, en demander la cause ?

D O R A N T E.

Eh si ! l'air ingénu sied mal à votre front ;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

D A M I S.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore...

D O R A N T E.

Quoi , Monsieur ? Que Lucile est celle que j'a-
dore ?

D A M I S.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses
mains. . . .

D O R A N T E.

Vous m'avez insulté , c'est de quoi je me plains.

D A M I S.

En quoi donc ?

D O R A N T E.

Oui , c'est vous qui les lui faisiez lire,

D A M I S.

Moi ?

D O R A N T E.

Vous. Plus je souffrois , plus je vous voyois
rire. . .

D A M I S.

De ce qu'innocemment , la belle malgré vous ,
Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

D O R A N T E.

Non. Mais de la noirceur de cette ame cruelle ,
Et du plaisir malin de jouir avec elle
De la confusion d'un rival malheureux
Que vous avez joué de concert tous les deux.

C'est à quoi votre esprit, depuis un mois,
s'occupe ;

Mais je ne serai pas jusqu'au bout, votre dupe.
Je veux, de mon côté, mettre aussi les railleurs ;
Et votre épithalame ira servir ailleurs.

D A M I S.

Ah ! ce mot échapé me fait enfin comprendre...

D O R A N T E.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

D A M I S.

Dorante !

D O R A N T E.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

D A M I S.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tran-
quille ;

Et je vois. . .

D O R A N T E.

Oh ! je vois qu'un Versificateur
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'ho-
neur.

D A M I S.

C'en est trop. A vous-même, un mot eût pu
vous rendre ;

Je ne le dirois plus ; voluffiez-vous l'entendre.
C'est moi, qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourroit nous voir de la maison.
La place, pour nous battre, ici près est meil-
leure.

Marchons !

S C E N E X.

FRANCALEU , DORANTE , DAMIS.

FRANCALEU ,

prenant Dorante par le bras & ne le lâchant plus.

EH ! venez donc , Monsieur ! depuis une
heure ,

Je vous cherche par-tout , pour vous lire mes
vers.

DORANTE.

A moi , Monsieur ?

FRANCALEU.

A vous.

DAMIS , *à part.**Autre esprit à l'envers !*

FRANCALEU.

Vous désirez , dit-on , ce petit sacrifice.

DORANTE.

Et qui m'a , près de vous , rendu ce bon office ?

FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE , *à Damis.*

C'est vous qu'elle veut servir.

FRANCALEU.

I ui

Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS ,

Loin de l'en détourner , c'est moi qui l'y convie.

DORANTE, à *Damis*.

Je lis dans votre cœur ; & je vois votre envie.

FRANCALEU.

Vous dites bien ; l'envie ! Oui , c'est un envieux ,
Qui voudroit , sur lui seul , attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami , par bonheur , est là pour me défendre.

Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE, *bas* à *Damis*.

Vous osez m'attester ?

DAMIS, *bas* à *Dorante*.

Je songe à votre amour.

Songez , si vous voulez , à faire votre cour.

FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez : & qu'il admire , il ne fauroit mieux faire.

DORANTE, *bas*.

Tu crois m'échaper. Mais. . .

DAMIS, à *Francaleu*.

D'autant plus que Monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche*.

Ah ! quelque humeur qu'il ait , il faudra bien
qu'il rie ;

Et pour cela d'abord , je lis ma Tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

FRANCALEU.

Pourvu que les Fâcheux nous laissent en repos.

88 *La Métromanie* ;

D A M I S , *bas à Dorante.* ?

Dés que vous le pourrez , songez à disparaître.
Je vous attends.

F R A N C A L E U , *à Damis.*

Et vous , vous n'en voulez pas être ?

D O R A N T E , *au même ,*

s'efforcant de faire lâcher prise à Francaleu.

Je ne vous quitte point.

D A M I S , *à Francaleu.*

Monsieur , excusez-moi ,

J'aime : & c'est un état , où l'on n'est guère à
soi.

Vous savez qu'un Amant ne peut rester en place.

Il s'en va.

D O R A N T E , *voulant courir après lui.*

Par la même raison

S C E N E X I.

F R A N C A L E U , D O R A N T E.

F R A N C A L E U , *le retenant ferme.*

L A I S S E Z , laissez de grace !

Il en veut à ma Fille ; & je serois charmé
Qu'il parvînt à lui plaire , & qu'il en fût aimé.

D O R A N T E.

Oh parbleu , qu'il vous aime , & vous & vos
ouvrages !

F R A N C A L E U.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages !

D O R A N T E.

D O R A N T E.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

F R A N C A L E U.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

D O R A N T E.

Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veilles !

F R A N C A L E U.

Moins l'assemblée est grande , & plus elle a d'oreilles.

D O R A N T E.

Si vous vouliez, pour lui , différer d'un moment ?

F R A N C A L E U.

Non ; qui satisfait tôt , satisfait doublement.

Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes.

Dorante s'évade ; & Francaeu continue sans s'en appercevoir.

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse ,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la Piece.

Il déroule son cahier & lit :

LA MORT DE BUCÉPHALE. . . . *Se retournant.*

Où diable est-il ! Comment !

On me fuit ; Oh , parbleu , ce sera vainement.

Je cours après mon homme . & s'il faut qu'il
m'échape ,

Je me cramponne après le premier que j'attrape ;

Et , bénévole ou non , dût-il ronfler debout ,

L'Auditeur entendra ma Piece jusqu'au bout.

Fin du troisieme Acte.

 A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

MONDOR, LISETTE, *habillée pour jouer ;
& tirant Mondor après elle d'un air inquiet.*

MONDOR.

A Quoi bon , dans le parc , ainsi tourner sans
cesse ,
Pirouéter , courir , voltiger ?

LISETTE.

Mondor !

MONDOR.

Qu'est-ce

LISETTE.

Tu ne voyois pas ?

MONDOR.

Quoi ?

LISETTE.

Qu'on nous épioit,

MONDOR.

Quand

LISETTE.

Le voilà bien sot !

MONDOR.

Qui ?

L I S E T T E.

Le trait certe est piquant.

M O N D O R.

Quel ?

L I S E T T E.

Quel, qu'est-ce, quoi, quand, qui ?

L'amant de Lucile,

Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille.

Dorante.

M O N D O R.

Eh bien ! Dorante ?

L I S E T T E.

Il nous a vus de loin,

Ainsi que tu croyois m'aborder sans témoin.

Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,

Qu'il ait cru voir Lucile, ou qu'il m'ait recon-
nuePrès de toi ; l'un vaut l'autre ; & sur tout son
destin

Semblant te mettre exprès une lettre à la main.

Nous entrons dans le parc : il nous guette, il
pétille ;

Il se glise, & nous suit le long de la charmille.

Moi qui, du coin de l'œil, observe tous ses rous,

Je me laisse entrevoir, & disparois toujours :

Dieu fait si le cerveau de plus en plus lui tinte !

Tant qu'enfin je le plante, au fond du Laby-
rinthe,

Où le pauvre jaloux, pour long-temps en défaut,

Peste & jure, je crois, maintenat, comme il
faut.

Je ferois encor pis, si je pouvois pis faire.

H ij

De ces cœurs défiants l'espece atrabilaire
 Ressemble , je le vois , aux chevaux ombrageux ;
 Il faut les aguerrir , pour venir à bout d'eux.

M O N D O R.

Oh parbleu ! ce n'est pas le foible de mon maître !
 Au contraire , il se livre aux gens , sans les con-
 noître ;

Et présume assez bien de soi-même & d'autrui ,
 Pour se croire adoré , sans que l'on songe à lui.
 Du reste , fait-il bien se tirer d'une affaire ?

L I S E T T E.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire ,
 Disent qu'il s'y prenoit en brave Cavalier ;
 Et , pour un bel-esprit , qu'il est franc du colier.

M O N D O R.

Il n'est sorte de gloire , à laquelle il ne coure.
 Le bel-esprit , en nous n'exclud pas la bravoure.
 D'ailleurs , ne dit-on pas , telles gens , tel Patron ;
 Et dès que je le fers , peut-il être un poltron ?

L I S E T T E.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante !
 Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante !

M O N D O R.

Mon maître ne dit mot ; mais à la vérité :
 Ce combat-là tient bien de la rivalité.
 En ce cas , mon adresse a tout fait.

L I S E T T E.

Ton adresse ?

M O N D O R.

Oui. J'ai , de sa conquête , honoré ta maîtresse.
 Celle qui recherchoit ne me convenant pas ,
 De Lucile , à propos , j'ai vanté les appas,

Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une & l'autre en parallèle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

L I S E T T E.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers & contre tous , je protege Dorante.

M O N D O R.

Gageons que , malgré toi , mon maître le sup-
plante.

Car étant né Poète au suprême degré ,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu , déjà l'aime & l'estime.
Du pere de Dorante , il n'est pas moins l'intime :
Et je porte un billet à ce pere adressé ,
Qu'après s'être battu , sur l'heure , il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence ,
Il mande à celui-ci , selon toute apparence ,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour ,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il saura , là-dessus , le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile , ainsi qu'il est croyable ,
Prends de mes almanachs , & tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

L I S E T T E.

Mais cét autre , avec qui je suis de connivence ,
A pris , depuis un mois , terriblement l'avance.
J'ai vu pâ'ir Lucile , au récit du combat.
D'une tendre frayeur , le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue , & c'est pour lui , te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis , ils se sont même entretenus long-temps ;
Et s'étoient séparés , l'un de l'autre contens ,

Lorsque , dans cet Esprit soupçonneux à la rage ,
 Ma présence équivoque a ramené l'orage ;
 Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement
 Qui coulera ton maître à fond dans le moment.

M O N D O R.

Je réponds de la barque , en dépit de Neptune.
 Songe donc qu'elle porte un Poète & sa fortune.
 Telle gloire le peut couronner aujourd'hui ,
 Qui mettroit pere & fille à genoux devant lui.
 De ce coup décisif l'instant fatal approche.
 L'Amour m'arrache un tems que l'honneur me
 reproche.

Adieu. Que devant nous tout s'abaisse en ce jour ;
 Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour !

S C E N E I I.

L I S E T T E.

T Elle gloire le peut couronner... J'ai beau dire,
 Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
 Faisons la guerre à l'œil ; & mettons - nous au
 fait
 De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCENE III.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU,

A Lisette , qu'il ne voit que par derriere.

LUCILE , redoublez de fierté pour Dorante ,
 Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
 Vous souffrez qu'il vous parle & je défends cela
 Tout net ! entendez-vous , ma fille ?

LISETTE,

se tournant & faisant la révérence.

Oui , mon perc.

FRANCALEU.

Ah !

C'est toi , Lisette ?

LISETTE.

Eh bien ! c'est moi , je tiens parole.
 Lui ressemble-je assez ? Jouerai-je bien son rôle ?
 L'œil du pere s'y trompe ; & je conclus d'ici
 Que bien d'autres , tantôt , s'y tromperont aussi.

FRANCALEU , à Damis.

Admirez , en effet , comme elle lui ressemble !

LISETTE.

Quand commencera-t-on ?

FRANCALEU.

Tout-à-l'heure : on s'assemble.

Cependant , va chercher ta maitresse ; & l'as-
 truis

Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison , maintenant j'en ai trente
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

S C E N E I V.

FRANCALEU , DAMIS.

FRANCALEU.

LA coquine le sert indubitablement.
Et m'en a , sur son compte , imposé doublement.
Sur quoi donc , s'il vous plaît , vous a-t-il fait
querelle ?

DAMIS.

Sur un mal entendu , pour une bagatelle.

FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis ?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis ;
Mais je suis sans rancune ; & ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor , lui fait bien moins
d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc ?

FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit Chicaneur ,
Qui , n'écoutant priere , avis , ni remontrance ,
Depuis

Depuis dix ou douze ans , me plaide à toute outrance.

Des sottises d'un pere , un fils n'est pas garant :
 Mais le tort que me fait ce Plaideur , est si grand ,
 Que je puis , à bon droit , haïr jusqu'a sa race.
 Ce procès me ruine en sotte paperasse ;
 Et sans le tenir , les pas , & les soins qu'il y faut ,
 J'aurois été Poëte onze ou douze ans plutôt.
 Sont-ce là , dites-moi , des pertes réparables ?

D A M I S.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
 Il faut que le Public intervienne au Procès ,
 Et conclue , avec vous à de gros intérêts.
 Et Dorante n'a-t-il contre lui que son pere ?

F R A N C A L E U.

Pardonnez-moi , Monsieur , il a son caractère.
 Je lui croyois du goût , de l'esprit , du bon sens ;
 Ce n'est qu'un étourdi. Cela tourne à tous vents.
 Cerveille évaporée , esprit jeune & frivole ,
 Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole ;
 Qui me choque , en un mot , & qui me choque
 au point ,
 Que chez moi , sans ma Piece , il ne resteroit
 point.

Mais il le faut avoir , si je veux qu'on la joue ;
 Et voilà trop de fois que mon Spectacle échoue.
 A propos , ce Bonhomme avec qui vous jouez ,
 Plaît il ? Que vous en semble , Excellent ! Avouez.

D A M I S.

Admirable !

F R A N C A L E U.

A-t-il l'air d'un pere qui querelle !

Heim ! comme sa surprise a paru naturelle !

D A M I S.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir ,
Que vous en ayiez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

F R A N C A L E U.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

D A M I S.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

F R A N C A L E U.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous com-
plaire,

Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

D A M I S.

La troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt.

F R A N C A L E U.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

D A M I S.

Personne plus que moi, Monsieur, ne le souhaite.

F R A N C A L E U.

Et personne, Monsieur, n'y peut mieux réussir.

D A M I S.

Que moi ?

F R A N C A L E U.

Que vous.

D A M I S.

Par où ! Daignez m'en éclaircir.

F R A N C A L E U.

Vous pouvez, à la Cour, lui rendre un bon
office.

D A M I S.

Plût au Ciel ! Il n'est rien que pour lui je ne fisse.

F R A N C A L E U.

Vous êtes bien venu des Ministres ?

D A M I S.

Un Fat

Avoueroit que la Cour fait de lui quelque état ;

Et , passant du mensonge à la sottise extrême ,

En le faisant accroire , il le croiroit lui-même.

Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.

Un Poète , à la Cour , est de bien mince aloi.

Des superfluités il est la plus futile.

On court au nécessaire , on y songe à l'utile :

Du si , vers l'agréable on penche quelquefois ,

Nous sommes éclipsés par le moindre minois ;

Et là , comme autre part , les sens entraînant
l'homme ,

Minerve est éconduite , & Vénus a la pomme.

Ensi , je n'oserois vous promettre pour lui ,

Sur un crédit si frele , un bien solide appui.

F R A N C A L E U.

Ma parole , en ce cas , sera bien mal gardée ;

Car je comptois sur vous , quand je l'ai basardée.

D A M I S.

Et de quci s'agit-il encor ? Voyons un peu.

F R A N C A L E U.

Il veut faire enfermer un fripon de Neveu ,

Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce ,

En ne faisant rien moins que ce qu'on veut
qu'il fasse.D A M I S , *vivement.*

Je le servirai , si ce n'est que cela ;

100 *La Métromanie,*

Et mon peu de crédit ira bien jusques-là.

FRANCALEU, *voulant rentrer.*

Non, non, laissez ! Parbleu, j'admire ma sottise !

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi donc ?

FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah ! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît !

FRANCALEU.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi !

FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

DAMIS.

Je serois très-fâché qu'il en eût le mérite.

FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet :
Et que j'aurai demain la Lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu ! laissez-moi faire ! Ayez cette indulgence.

FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence ?

DAMIS.

Plus grande encore.

FRANCALEU.

Oh non !

DAMIS.

Que direz-vous pourtant

Si votre homme ce soir , ce soir même est content !

FRANCALEU.

Ce soir ! Ah , sur ce pied je n'ai plus rien à dire. Mais comment ce teins-là pourra-t-il vous suffire ?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.

Mais , Monsieur ; on diroit , à cette ardeur extrême ,

Qu'à ce pauvre Neveu vous en voulez vous-même.

FRANCALEU.

Sans doute : & j'ai raison. L'oncle me fait pitié.

Et tout mauvais sujet mérite inimitié.

Menez , j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.

Vous menez , par exemple , un train de vie honnête ,

Vous ; cela fait plaisir , mais n'étonnera pas :

Car vous me fréquentez , & vous suivez mes pas.

Des travers du jeune homme un Fou fera la cause.

Aussi l'ordre du Roi , pour le bien de la chose ,

Devroit faire enfermer , avec le Libertin ,

Tel chez qui l'on saura qu'il est soir & matin.

Vous riez ; mais je parle en Pere de famille.

SCÈNE V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU.

QUE viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

Que je me déshabille.

FRANCALEU.

Quoi ! la Piece . . .

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'Acteurs ?

LISETTE.

Tantôt ! il n'en manquoit que trois.

Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre
histoire.

FRANCALEU.

Quoi donc ?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'Acteurs ni d'Auditoire.

FRANCALEU.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Tout défile & vole vers Paris.

FRANCALEU.

Désertion totale !

LISETTE.

Qui, pour avoir appris

Que ce soir on y joue une pièce nouvelle
Dont le titre les pique & les met en cervelle.

FRANCALEU.

Ah ! j'en suis !

LISETTE.

L'heure presse ; & tous ont décampé
Comptant se retrouver ici pour le souper.

DAMIS.

Quelle rage ! A quoi bon cette brusque sortie ?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie.

FRANCALEU.

Non. Le sort d'une pièce est-il en notre main ?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à
vivre.

Si nous la voulons voir, songeons donc à les
suivre.

Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la pièce que vous.

D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous,
Des soins très-sérieux remplira ma soirée.

FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, Monsieur de l'Empirée,
Votre refus fait place à Monsieur Baliveau,
Qui, dans l'art du théâtre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe & le désole :
Et la pièce nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

DAMIS, à part.

Oui-dà, c'est bien s'y prendre.

SCÈNE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, à part.

UN peu de hardiesse !
 Cet homme-ci, je crois, est l'Auteur de la pièce!
 Faisons qu'il se trahisse. Il en est un moyen.

(Haut)

Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus
 rien.

Monsieur raisonnoit juste, & votre attente est
 vaine ;

Car la pièce est mauvaise, & sa chute est cer-
 taine.

DAMIS.

Certaine ?

LISETTE.

Oui ; cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner ?

LISETTE.

Non ; mais c'est ce que mande un connoisseur
 en titre,

Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connoisseur dont le goût est si fin ..

LISETTE.

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

D A M I S.

Je voudrois bien savoir, sur quelle conjecture ?

L I S E T T E.

Sur ce qu'hier chez lui , l'Auteur en fit lecture.

D A M I S.

Chez lui ! L'Auteur ! Hier !

L I S E T T E.

Oui. Qu'a donc ce discours ?

D A M I S.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours !

L I S E T T E , à part.

Je le tiens.

D A M I S.

C'est Alcippe ! Oh ! c'est lui , je le gage.
 Nouvelliste effronté , suffisant Personnage ,
 Qui raisonne au hasard , de nous & de nos vers ,
 Et pour , ou contre nous , prévient tout l'univers.
 Cela fait ses Foyers , sa Ville , les provinces ,
 Ses intrigues de Cour , son Cabinet des Princes ;
 Pese ou regle à son gré les plus grands intérêts ,
 Et croit ses visions d'immuables arrêts.
 Présent , passé , futur , tout est de sa portée.
 Le Livre des Destins s'emplit sous sa dictée.
 Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit :
 Et l'événement seul toujours le contredit.

(*A Lisette.*)

Et n'a t-il pas poussé l'impertinence extrême
 Jusqu'à nommer l'Auteur ?

L I S E T T E.

Non , Monsieur ; c'est vous-même
 Qui venez de tout dire & de vous déceler.
 Alcippe , en tout ceci n'a rien à démêler.

106 *La Métromanie,*

Moi seule je mentois ; & je m'en remercie.
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(Elle veut sortir.)

D A M I S, la retenant.
Lisette !

L I S E T T E.

Hé bien ?

D A M I S.

De grace ! . . . Etourdi que je suis !

L I S E T T E.

Que voulez-vous de moi ?

D A M I S.

Du secret.

L I S E T T E.

Je ne puis.

D A M I S.

Quelques jours seulement !

L I S E T T E.

Cela n'est pas possible.

D A M I S.

Hé ! ne me faites pas ce déplaisir sensible !

Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur ,

En cas de réussite , ainsi que j'en suis sûr.

L I S E T T E.

J'imagine un marché dont l'espece est plaisante.

D'un secret tout entier la charge est trop pesante.

Partageons celui-ci par la belle moitié.

Tenez , si vous tombez , je parle sans pitié.

Si vous réussissez , je consens de me taire.

Voilà , pour vous servir , tout ce que je puis faire.

D A M I S.

Et je n'en veux pas plus ; car je réussirai.

L I S E T T E.

Oh bien , en ce cas là , Monsieur , je me tairai.
(Dorante , du fond du Théâtre , les voit & les écoute.)

D A M I S , *baisant les mains de Lisette.*

Avec cette promesse où mon espoir se fonde ,
 Je vous laisse , & m'en vais le plus content du
 monde.

S C E N E V I I.

D O R A N T E , L I S E T T E.

L I S E T T E , *bas , appercevant Dorante , & lui tournant brusquement le dos.*

LE jaloux nous surprend ; le voilà furieux ;
 Car je passe , à coup sûr , pour Lucile à ses yeux.

D O R A N T E , *se tenant à trois pas derrière elle.*
Avec cette promesse où mon espoir se fonde ,
Je vous laisse , & m'en vais le plus content du
monde.

Madame , on n'aura pas de peine à concevoir
 Quelle étoit la promesse , & quel est cet espoir.
 Mais , ce que l'on auroit de la peine à compren-
 dre ,
 C'est , que cette promesse est si douce & si ten-
 dre ,
 Reçue à la même heure , & presque au même
 lieu ,

Mot-à-mot dans ma bouche ait mis le même
adieu.

Il faut vous en faire un de plus longue durée ,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu Madame : adieu ! ne vous flattez jamais,
Que je vous aie aimée autant que je vous hais !

Il fait que Lises pas pour s'en aller.

L I S E T T E , *bas.*

Donnons-nous à notre aise ici la comédie ,
Car il va revenir.

*Elle s'assied à l'un des coins du Théâtre , en
face de Parterre , & leve l'évertail du côté par
où Dorante peut l'aborder.*

DORANTE , *croiant voir dans cette attitude l'em-
barras d'une personne confondue, & sans avancer.*

Monstre de perfidie !

Pouvoit ainsi passer , d'abord & sans égard ,
Des mains de la Nature à ce comble de l'art !
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre !
M'avoir persuadé , presque au point de me plain-
dre !

Qu'avez-vous prétendu par cette trahison ?
Pourquoi , d'un vain espoir y mêlant le poison ,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes ?
Me dire , en patoissant prête à verser des larmes :
*Dorante ! ou je fléchis mon Pere , ou de mes jours ,
A l'asyle où j'étois , je consacre le cours !*
Quels étoient vos desseins ? Répondez - moi ,
cruelle !

Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une Belle,
Qui , jalouse des droits d'un éclat peu commun,

Vent gagner tous les cœurs , & ne pas en perdre un ?

Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire !
 Mais , hélas ! malgré moi , la vérité m'éclaire.
 Ce Rival , dès long-tems , est le Rival aimé.
 C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé ;
 Et quand vous me disiez que j'en étois la cause,
 Quand vous me promettiez bien plus que l'amour
 n'ose ,

C'est que de votre Amant vous protégez les
 jours ,

Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.

Où , j'y vole ; on ne l'a tantôt que différée ,

Et ma rage , à vos yeux , l'auroit déjà tirée ;

J'attaquois devant vous le Traître en arrivant ,

Si je n'eusse voulu jouir auparavant

De la confusion qui vous ferme la bouche !

Que ma plainte à présent vous révolte ou vous
 touche ;

Repentez-vous , ou non , de m'avoir outragé ,

Vous ne me verrez plus que mort ou que vengé ?

L I S E T T E , effrayée.

Dorante !

D O R A N T E.

Je m'arrête au cri de l'Infidelle !

Elle tremble , il est vrai : mais pour qui tremble-
 t-elle ?

N'importe : je l'adore ; écoutons-là. Parlez.

(*Se rapprochant.*)

Je veux encor , je veux tout ce que vous voulez ,

Rejettons le passé sur l'inexpérience :

Et redemandez-moi toute ma confiance.

Un regard , un seul mot n'a qu'à vous échaper.
 Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
 Ah ! Lucile ! Ai-je pu fitôt perdre le vôtre ?
 Vous me haïssez !

L I S E T T E , *tendrement.*

Non.

D O R A N T E.

Vous en aimez un autre !

L I S E T T E.

Eh non !

D O R A N T E.

Vous m'aimez donc !

L I S E T T E.

Oui.

D O R A N T E.

M'y fierai-je ?

L I S E T T E.

Hélas !

D O R A N T E.

Eh bien , je n'en veux plus douter ! Ne fais-je pas
 Que l'infidélité , sur-tout dans la jeunesse ,
 Souvent est moins un crime au fond qu'une foi-
 bleſſe ,

Qui peut servir ensuite à vous en détourner ,
 Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.

(*Il s'approche enfin d'elle tout transporté.*)

Je vous pardonne donc ; & même vous excuse.
 Lisette est contre moi ; Lisette vous abuse ;
 Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits ;
 C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

L I S E T T E , *sans mettre bas encore l'éventail.*
 Il est vrai.

DORANTE.

(Se jettant à ses genoux, & lui prenant la main.)

C'est assez ! Mon ame satisfaite....

SCENE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, haut, du fond du Théâtre.

VEILLÉ-JE ou non ? Dorante aux genoux de
Lisette !

LISETTE, baissant enfin l'éventail & se levant.

Lui-même ! & qui me fait fort joliment sa cour.

(A Dorante.)

On vous prend sur le fait, Monsieur, à votre tour ;

Songez à bien jouer le rôle que je quitte :

Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.

Enfin concevez-vous combien vous vous trompiez ?

DORANTE.

Je crovois en effet, Madame, être à vos pieds,

Son habit m'a fait faire une lourde bévüe.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue

Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,

Monsieur me débitoit, croyant parler à vous ?

N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,

Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

D O R A N T E.

Eh ! quel autre , à ma place , eût pu se contenir ?

L I S E T T E.

Je vous devois cela , Monsieur , pour vous punir.

L U C I L E.

Eh quoi ! Dorante , après mille & mille assurances ,

Qui , tout-à-l'heure encor , passoient vos espérances ,

Le reproche & l'injure aigrissoient vos discours ;
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours ?

D O R A N T E.

Avant que , sur ce ton , vous le preniez vous-même ,

Vous qui savez , Madame , à quel point je vous aime ,

Souffrez qu'on vous instruise ; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon Rival...

L U C I L E.

Oui , j'ai tort de me plaindre !
En effet , ma foiblesse autorise à tout craindre ;
Et l'aveu que j'ai fait , trop naïf & trop prompt ,
De votre défiance a mérité l'affront.Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désuïsse ;
Et rompe , entre nous deux , un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

D O R A N T E.

Entendons-nous , de grace ! encore un coup,
Madame ,Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme ;
Croyez ,

Croyez , si j'eusse pu ne me pas alarmer ,
 Que je ne serois pas digne de vous aimer.
 Devois-je voir en paix....

LUCILE.

Depuis quand , je vous prie ,
 N'est-on digne d'aimer, qu'autant qu'on se délie ?
 Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait ?
 Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait ?
 Vos vers m'en avoient fait toute une autre peinture.

Juste sujet pour moi , de crainte & de rupture !
 J'aime trop mon repos , pour le perdre à ce prix ;
 Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté....

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie !
 Vous feriez , je le vois , le malheur de ma vie.
 Je ne recueillerois de mes soins les plus doux ,
 Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
 Que n'ai-je conservé , prévoyante, & soumise ,
 L'insensibilité que je m'étois promise !
 Lisette , je t'ai crue ; & toi seule tu m'as....

LISETTE , à Dorante , voyant pleurer Lucile.
 N'avez-vous point de honte ?

DORANTE.

Eh ! ne m'accable pas !
 Tu fais mon innocence. Apaisez vos alarmes ,
 Lucile ! retenez ces précieuses larmes !
 C'est mon injuste amour qui les a fait couler ;
 C'est lui qui toutefois pour moi doit vous parler.
 L'Amour est déshant, quand l'Amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
 C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
 Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
 Je tiens, vous le savez, cette sage maxime,
 De ces vers qui vous ont mérité mon estime;
 De votre propre Idylle, ouvrage séducteur,
 Où votre esprit se montre; & non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un, ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
 Madame, & que je cede au remords qui me
 presse.

Du moins, vous concevrez, après un tel aveu
 Pourquoi tout mon bonheur me rassuroit si peu.
 C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime;
 C'est que tous ces Ecrits, source de votre estime,
 Vous venoient par mes soins, mais ne sont pas
 de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous!

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme!

LUCILE.

Quoi? ...

DORANTE.

Laisant lire, il est vrai, dans le fond de mon ame,
 J'inspirois le Poëte, en lui peignant ma flamme.
 Que son Art, à mon gré, s'y prenoit foiblement
 Et que le bel esprit est loin du sentiment!
 Mais cet Art vous amuse, il a fallu vous plaire

Laisser dire des riens , sentir mieux & se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû ?
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante ; aussi pour vous suis-je toujours la
même.

Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étois indifférente , & je ne le suis plus ;
Et je sens que , sans vous , je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous
adore ,

Où vous établissez la paix & le bonheur ,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE , à Dorante.

Treuve de beaux discours ! il est temps que j'y
pense.

De par Monsieur , expresse & nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom !

LUCILE.

Ah ! tu me fais trembler !

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous : rentrez , Madame , je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore , en me quittant :
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.

Mon pere pourra bien , en ce commun danger ,
Désapprouver mon choix , mais jamais le chan-
ger.

S C E N E I X.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

QUELQU'UN m'a desservi près de lui , je parie.

LISETTE.

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie ,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit , tantôt , d'être écouté.

DORANTE.

Oui , j'ai tort , je l'avoue , à présent il peut lire :
Je l'écoute : ou plutôt , sans cela , je l'admire ;
Et m'offre , en trouvant beau tout ce qui lui
plaît ,

De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande af-
faire.

Songez à profiter d'un avis salutaire.

Pourriez-vous nous trouver de ces Perturbateurs
Du repos du Parterre & des pauvres Auteurs ,
Contre les nouveautés signalant leur promesses ,

Et se faisant un jeu de la chute des Pièces ?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire ? Oui ; pour un ,
j'en fais trois.

LISETTE.

Courez les amener , pour aller aux François ,
Sur ce qui se jouera faire éclater l'orage.

La Pièce est de l'Auteur qui vous fait tant d'om-
brage.

Le Pere de Lucile y vient d'aller . . .

DORANTE.

Tu veux . . .

LISETTE.

Ah ! j'en ferois d'avis : faites le scrupuleux.
Darnis ne l'est pas tant , lui ; car , à votre Pere ,
Il a de votre amour écrit tout le mystere ,
Ce n'aura pas été pour vous servir , je croi.
Et vous le voudriez ménager ? Et sur quoi
Les plaifans intérêts pour balancer les vôtres !
Une Pièce tombée , il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue , où sera votre espoir ?
Monsieur de Francaleu , vous dis-je , va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel Auteur en tête.
S'il le voit triompher ; c'est fait ; rien ne l'arrête :
Il lui donne sa fille , & croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire , en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah ! tu me fais frémir , & des tranfes pareilles
Me livrent en aveugle , à ce que tu conseilles !

*S C E N E X.**L I S E T T E , seule.*

AH! ah! Monsieur l'Auteur, avec votre air
humain,
Vous endormez les gens; vous écrivez sous
main:
Vous avez du manège; & votre esprit superbe
Croit, déjà sous le pied, nous avoir coupé
l'herbe!
Un bon coup de sifflet va vous être lâché;
Et vous saurez alors quel est notre marché.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

D A M I S , *seul.*

J E ne me connois plus , aux transports qu'è
m'agitent.

En tous lieux , sans dessein , mes pas se précipi-
tent.

Le noir pressentiment , le repentir , l'effroi ,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin , depuis deux heures.
Ma Piece , auparavant , me sembloit de meil-
leures :

Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts :
Du foible , du clinquant , de l'obscur & du faux.
De-là , plus d'une image annonçant l'infamie !
La critique éveillée , une loge endormie ,
Le reste , de fatigue & d'ennui harassé ,
Le Souffleur étourdi , l'Acteur embarrassé ,
Le Théâtre , distrait , le parterre en balance ,
Tantôt bruyant , tantôt dans un profond si-
lence ;

Mille autres visions , qui toutes , dans mon
cœur ,
Font naître également le trouble & la terreur.

120 *La Métromanie,*

(*Regardant à sa montre.*)

Voici l'heure fatale , où l'arrêt se prononce !
Je seche. Je me meurs. Quel métier ! J'y re-
nonce.

Quelque flatteur que soit l'honneur que je pour-
suis ,

Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis ?

Il n'est force , courage , ardeur qui n'y suc-
combe.

Car enfin c'en est fait ; je péris , si je tombe.

Où me cacher ? Où fuir ? Et par où désarmer

L'honnête Oncle qui vient pour me faire enfer-
mer ?

Quelle égide opposer aux traits de la Satire ?

Comment paroître aux yeux de celle à qui j'as-
pire !

De quel front , à quel titre , oserois-je m'offrir ,

Moi , misérable Auteur qu'on viendrait de flé-
trir ?

(*Après quelques momens de silence & d'agitation.*)

Mais mon incertitude est mon plus grand sup-
plice.

Je supporterai tout , pourvu quelle finisse.

Chaque instant qui s'écoule , empoisonnant son
cours ,

Abrege , au moins d'un an , le nombre de mes
jours.

SCÈNE II.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS

FRANCALEU, à *Damis*.

EH bien ! une autre fois , malgré mes conjectures

Vous fieriez vous encore à vos heureux augures ,
Monsieur ? J'avois donc tort tantôt de vous prêcher

Que lorsqu'on veut tout voir , il faut se dépêcher ?

Voilà pourtant , voilà la nouveauté... flambée !

DAMIS.

*(A part)**(Haut)*

Et mon sort décidé ! je respire. Tombée ?

FRANCALEU.

Tout-à-plat ,

DAMIS.

Tout-à-plat !

BALIVEAU.

Oh ! tout-à-plat.

DAMIS, *froidement*.

Tant-pis.

(A part.)

C'est qu'ils auront joué , comme des étourdis....

BALIVEAU.

Siffée , & resiffée !

DAMIS.

Et le méritoit-elle ?

BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : j'ai tort.

FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord
Sans être, pour cela, taxé de suffisance :
Car jamais le Public n'eut moins de complai-
sance.

Comment veut-il juger d'une pièce en effet,
Au tantamare affreux qu'au Parterre on a fait ?
Ah, nous avons bien vu des fureurs de cabale ;
Mais jamais il n'en fut, ni n'en sera d'égale.
La Pièce étoit vendue aux sifflets aguerris
De tous les Étourneaux des Cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim des nuées !
Cependant à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des paix-là, paix
J'ai trouvé

BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais

FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en es-
crime.

Morbleu, je le maintiens : j'ai trouvé.. telle rime.
(*A Damis qui l'écoutoit avidement, & qui n'
l'écoute plus.*)

Oui ; telle rime est digne elle seule, à mon gré,
De relever l'Auteur que l'on a dénigré.

BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur, avec sa
rime,

Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme

Et de n'exercer plus un talent suborneur ,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

D A M I S.

C'est, s'il eût réussi, qu'il pourroit vous en croire,
Et demeurer oisif au sein de la victoire ,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers;
Mais contre ses rivaux , & leur noire malice ,
Le parti qui lui reste , est de rentrer en lice ,
Sans que jamais il songe à la désenparer ,
Qu'il ne les force même à venir l'admirer.
Le Nocher , dans son art , s'instruit pendant l'o-
rage.

Il n'y devient expert , qu'après plus d'un nau-
frage.

Notre sort est pareil , dans le métier des vers :
Et , pour y triompher , il y faut des revers.

F R A N C A L E U.

C'est parler en Héros , en grand Homme , en
Poète !

(*A Baliveau.*)

Vous êtes stupéfait ? Moi non. Je le répète.

Vivent les grands esprits , pour former les grands
cœurs !

Mais cela n'appartient qu'à nous autres Auteurs.

(*A Damis.*)

N'est-ce pas mon Confreere ?

S C E N E I I I.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS, à Mondor qui le veut tirer à part.

E H bien ?

M O N D O R, *bas & sanglottant.*
Je vous annonce...

D A M I S.

Je sai, je sai. Ma lettre ?

M O N D O R.

En voilà la réponse.

D A M I S.

Laissez-nous, je te suis. Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart ; après quoi,
Je compte vous rejoindre ; & laissant vers &
prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'au-
tre chose.

S C E N E I V.

BALIVEAU, FRANCALEU.

B A L I V E A U.

OVI : changeons de propos, & laissons tout
cela.

F R A N C A L E U.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là....

BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois , sa marote est la vôtre.

FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

BALIVEAU.

Belle prérogative !

FRANCALEU.

*Une Lice ! Un Nocher !**Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher !
Plâit-il ? vous l'entendiez ?*

BALIVEAU.

Moi ? non ; j'avois en tête ,

La lettre de cachet qui , dites-vous , est prête.

FRANCALEU ,

Ce jeune-homme n'est pas du commun des humains.

Peste ! les grands Seigneurs se l'arrachent des mains.

BALIVEAU.

J'enrage ! revenons , de grace , à la promesse
Dont vous m'avez , tantôt , flatté pendant la
Piece.

FRANCALEU.

Vous parlez d'une Piece ? Ah ! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis ; c'est moi qui le promets ;
Et je défierai bien la Cabale d'y mordre.

BALIVEAU , s'emportant.

Parlez ! aurai-je enfin , n'aurai-je pas mon ordre ?

FRANCALEU.

Eh , tranquillisez-vous ! soyez sûr de l'avoir.

Oui ; vous serez content , ce soir même ; ce soir !

C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.

Et tenez, son retour va vous tirer de peine ;
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ! qui ?

FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

BALIVEAU.

Plâit-il ?

FRANCALEU.

Etes-vous sourd ? Cet Homme de mérite.

BALIVEAU.

Monsieur de l'Empirée ?

FRANCALEU.

Et qui donc ?

BALIVEAU.

Quoi ? C'est lui,
Dont le zèle, pour moi, sollicite aujourd'hui ?

FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître ;

Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.

Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue.
Et des égaremens de votre Enfant prodigue.

Il a, sur cette affaire, obligeamment pris feu,
Comme si c'eût été la sienne propre.

BALIVEAU.

à dieu.

FRANCALEU, l'arrêtant.

Comment donc ?

BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges ?

FRANCALEU.

Monsieur le Capitoul, vous avez des vertiges.

BALIVEAU.

Eh ! c'est vous qui, plutôt que mon Neveu cent fois,

Mériteriez.... Je suis le moins sensé des trois.

Serviteur !

FRANCALEU.

Mais encore ! entre amis l'on s'explique.

Ne pourroit-on savoir quelle mouche vous pique ?

Quoi ! lorsque nous tenons....

BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien,

Puisqu'il faut vous le dire ; & cet homme de bien

Au mérite de qui vous êtes si sensible,

Est le Pandard à qui j'en veux.

FRANCALEU.

Est-il possible ?

BALIVEAU.

Le voilà ! maintenant, soyez émerveillé

Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé.

Si j'eusse vu le Diable, elle eût été moins grande.

FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent, je demande

Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.

Un Garçon studieux, de probité, d'esprit,

Beau feu , judiciaire , en qui tout se rassemble ?
Un Phœnix , un Trésor....

BALIVEAU.

Un Fou qui vous ressemble ?

Allez , vous méritez cette apostrophe-là.

De bonne foi , sied-t-il , à l'âge où vous voilà ,
Fait pour moriginer la Jeunesse étourdie ,
Que , par vous-même , au mal elle soit enhardie,
Et que l'Écervelé qui me brave aujourd'hui ?
Au lieu d'un Adversaire , en vous trouve un
appui ?

Il versifiera donc ! le beau genre de vie !

Ne se rendre fameux , qu'à force de folie !

Etre , pour ainsi dire , un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des Petits & des Grands !

Examinez les gens du métier qu'il embrasse.

La paresse ou l'orgueil en ont produit la Race.

Devant quelques Oisifs , elle peut triompher ;

Mais , en bonne police , on devoit l'étouffer.

Oui ! comment souffre-t-on leurs licences ex-
trêmes ?

Que font-ils pour l'Etat , pour les leurs , pour
eux-mêmes ?

De la Société véritables Frêlons ,

Chacun les y méprise , ou craint leurs aiguillons.

Damis eût figuré dans un poste honorable ;

Mais ce ne sera plus qu'un Gueux , qu'un Misé-
rable.

A la perte duquel , en homme infatué ,

Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.

Félicitez-vous bien , l'œuvre est très-méritoire

FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire

D'un Neveu qui déjà vous a trop honoré !
 Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?
 Préjugé populaire , esprit de bourgeoisie ,
 De tout temps gendarmé contre la Poésie.
 Mais apprenez de moi qu'un Ouvrage d'éclat ,
 Anoblit bien autant que le Capitoulat.
 Apprenez....

BALIVEAU.

Apprenez de moi , qu'on ne voit guere
 Les honneurs , en ce siècle , accueillir la misere :
 Et que la pauvreté , par qui tout s'avilit ,
 Faite pour dégrader , rarement anoblit.
 Forgez-vous des plaisirs de routes les especes.
 On fait comme on l'entend , quand on a vos
 richesses ;
 Mais lui , que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
 Son partage assuré , c'est la soif & la faim.
 Et d'un œil satisfait , on veut que je le voie ?
 Soit ! à vos visions , je l'abandonne en proie.
 Il peut se reposer de ses nobles destins ,
 Sur ceux , qui , dites-vous , se l'arrachent des
 mains.
 Qu'il périsse ! il est libre. Adieu !

FRANCALEU.

Je vous arrête ,
 En véritable Ami dont la réplique est prête ;
 Et vais vous faire voir , avec précision ,
 Que nous ne sommes pas des gens à vision.
 Si j'admire en Damis un don qui vous irrite ,
 Votre chagrin me touche autant que son mérite ;
 Afin donc que son sort ne vous alarme plus ,
 Je lui donne ma fille , avec cent mille écus.

BALIVEAU.

. Avec cent mille écus ?

FRANCALEU.

Eh bien ! est-il à plaindre ?
Car elle a de l'esprit , est belle , faite à peindre...
Holà ! Quelqu'un ! ... Vous - même en jugerez
ainsi.

(*A un Valet.*)

Que l'on cherche Lucile ; & qu'elle vienne ici.

(*A part.*)

Aussi bien elle hésite ; & rien ne se décide.

(*A Baliveau.*)

Qu'est-ce ? Vous mollissez ? Votre front se déride ?
Vous paroissez ému ?

BALIVEAU.

Je le suis en effet.

Vous êtes un ami bien rare & bien parfait !
Un procédé si noble est-il imaginable ?
Ne me trouvez donc pas , au fond , si con-
damnable.

Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons ,
Et sur le train des mœurs du siècle où nous
vivons.

Quand , à faire des vers , un jeune esprit s'adonne ,
Même en applaudissant , je vois qu'on l'aban-
donne.

Damis , de ce côté , se porte avec chaleur ;
Et je ne lui pouvois pardonner son malheur ;
Mais , dès que d'un tel choix votre bonté l'ho-
nore. . .

SCÈNE V.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU, à *Damis*.

VENEZ, venez, Monsieur ! Une autrefois encore

Vous serez à la cour notre solliciteur.

Vous vous flattiez, ce soir, de contenter Monsieur.

DAMIS, à *Baliveau*.

M'avez-vous trahi ?

BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
 Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie ;
 Qui signale à tel point son amitié pour nous,
 Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus
 sur vous.

Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir
 pour gendre.

(*Voyant Damis interdit.*)

Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre ;
 Car, de quelques talens dont vous fussiez pourvu,
 Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
 Mais la joie auroit dû, suspendant sa puissance,
 Avoir déjà fait place à la reconnoissance.
 Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, d'un air embarrassé.

Mon Oncle...

BALIVEAU.

Eh bien ?

DAMIS.

Je suis...

FRANCALEU.

Quoi ?

DAMIS.

L'humble adorateur

Des graces , de l'esprit , des vertus de Lucile ;
 Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
 Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens
 Et j'ai pris , en un mot , d'autres engagements.

FRANCALEU.

Ha !

BALIVEAU , à Francaleu.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire ,
 Dont vous vantiez l'esprit & la judiciaire ,
 Qui , tout-à-l'heure étoit un phénix , un trésor !
 Eh bien , de ces beaux noms le nommez-vous
 encor ?

Va ! Maudit soit l'instant où mon malheureux
 Frere

M'embarraffa d'un monstre en devenant ton Pere.

SCENE VI.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

MONSIEUR, la Poésie a ses licences; mais
 Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets;
 Et votre Oncle, entre nous, n'a pas tort de se
 plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre,
 Je suis fâché de voir mon Oncle mécontent,
 Mais vous-même, à ma place, en auriez fait
 autant.

Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
 A la louer en homme épris plus que moi-même,
 Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

FRANCALEU.

Comment ! La connoîtrois-je ?

DAMIS.

Qui ; du moins son esprit.

Grace à l'heureux talent dont l'orna la Nature,
 Il est connu par-tout où se lit le Mercure.

C'est-là que, sous les yeux de nos Lecteurs jaloux,
 L'Amour, entre elle & moi, forma des nœuds
 si doux.

FRANCALEU.

Quoi, ce seroit ?... Quoi ? C'est... la muse ori-
 ginale,

Qui, de ces impromptus, tous les mois nous
régale !

D A M I S.

Je ne m'en cache plus.

F R A N C A L E U.

Ce Bel-esprit sans pair..

D A M I S.

Eh, oui !

F R A N C A L E U.

Mériadec... De Kerfic... de Quimper..

D A M I S.

En Bretagne. Elle-même ! Il faut être équitable
Avouez maintenant ; rien est-il plus sortable ?

F R A N C A L E U , *éclatant de rire.*

Embrassez-moi !

D A M I S.

De quoi riez-vous donc si haut

F R A N C A L E U.

Du pauvre Oncle qui s'est effarouché trop tôt !
Mais nous l'apaiserons ; rien n'est gâté.

D A M I S.

Sans doute

Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute

F R A N C A L E U.

Oh ! c'est vous qui, pour peu que vous nous
écoutiez,

Laisseriez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez

D A M I S.

Quelle erreur ? Qu'insinue un pareil verbiage

F R A N C A L E U.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

D A M I S.

Ah ! vous aurez beau dire !

F R A N C A L E U.

Et vous , beau protester !

D A M I S.

Je l'ai mis dans ma tête.

F R A N C A L E U.

Il faudra l'en ôter.

D A M I S.

Parbleu non ?

F R A N C A L E U.

Parbleu si ! Pations.

D A M I S.

Bagatelle !

F R A N C A L E U.

La personne pourroit , par exemple , être telle...

D A M I S.

Telle qu'il vous plaira ! suffit qu'elle ait un nom.

F R A N C A L E U.

Mais , laissez dire un mot ; & vous verrez que
non !

D A M I S.

Rien ! Rien !

F R A N C A L E U.

Sans la chercher si loin...

D A M I S.

J'irois à Rome.

F R A N C A L E U.

Quoi faire ?

D A M I S.

L'épouser. Je l'ai promis.

FRANCALEU.

Quel homme !

DAMIS.

Et, tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

FRANCALEU.

Oh ! disposez-vous donc, Monsieur, à m'épouser !

A m'épouser, vous dis-je. Oui, moi ! moi !
c'est moi-même,

Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point ?

FRANCALEU.

Non ; mais, en vérité,

J'ai bien, à vos dépens, j'usqu'ici plaisanté ;
Quand, sous le masque heureux qui vous don-
noit le change,Je vous faisois chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, Messieurs les Gens de goût !
L'Ouvrage est peu de chose : & le seul nom fait
tout.Oh ça laissons donc là ce burlesque hyménée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
De la faute où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un Oncle, & je dois vous le
rendre.Pour cela, je persiste à vous nommer mon
Gendre.Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi ;
Et n'est pas un parti moins sortable que Moi.

Tenez,

Tenez , lui pourriez-vous refuser quelque estime?

D A M I S , *à part.*

Ah ! Lisette la suit ! malheur à l'Anonyme !

S C E N E V I I.

FRANCALEU , DAMIS , LUCILE , LISETTE.

FRANCALEU.

MIGNONE , venez-ça ! vous voyez devant
vous ,
Celui dont j'ai fait choix pour être votre Epoux.
Ses talens...

L I S E T T E.

Ses talens ! c'est où je vous arrête...

FRANCALEU.

Qu'on se taise !

L I S E T T E.

Apprenez...

FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête ,
Coquine ! tu crois donc que je sois à sentir
Que , tout le jour ici , tu n'as fait que mentir ?

D A M I S , *bas à Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment ; & pour
cause.

FRANCALEU.

Va-t-en.

L I S E T T E.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

L I S E T T E.

Et moi, je veux parler.

Tenez, voilà l'Auteur que l'on vient de siffler.

D A M I S , à Francaeu.

Maintenant, elle peut rester.

FRANCALEU.

L'Impertinente !

D A M I S.

A dit vrai.

L I S E T T E , *bas à Lucile.*

Tenez bon ; je vais chercher Dorante.

(Elle sort.)

S C E N E V I I I.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

FRANCALEU.

E L L E a dit vrai !

D A M I S.

Très-vrai.

FRANCALEU.

La nouvelle en ce cas

M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.

Non, je n'en rabats rien de ma première estime :

Loin de-là ; votre chute est si peu légitime,

Fait voir tant de Rivaux déchaînés contre vous,

Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.

Et ma Fille n'est pas non plus si mal habile. . .

LUCILE.

Mon Pere. . .

DAMIS.

Permettez , belle & jeune Lucile. . .

LUCILE.

Permettez-moi , Monsieur , vous - même , de parler.

Mon Pere , il n'est plus temps de rien dissimuler.

D'un Pere je le fais , l'autorité suprême

Indique ce qu'il faut qu'on haïsse où qu'on aime :

Mais , de ce droit , jamais vous ne fûtes jaloux.

Aujourd'hui même encor , vous vouliez , disiez-

vous ,

Que , par mon propre choix , je me rendisse

heureuse ;

Vous vous en etiez fait une loi généreuse :

Et c'est ainsi qu'un Pere est toujours adoré ;

Et que moins il est craint , plus il est révéré.

Vous m'avez ordonné sur-tout d'être sincere ,

Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystere.

Mon devoir le veut donc , ainsi que mon repos.

FRANCALEU.

(Bas.)

Au fait ! j'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes-gens que ce lieu-ci rassemble. . .

FRANCALEU.

Ah ! fort bien !

LUCILE.

Rassurez votre Fille qui tremble

Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux ,

FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un ? J'en suis fâché
pour vous.

Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire ?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'at-
tire ,

Est le seul justement que vous aviez exclus.

FRANCALEU.

Quoi ? Quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur , à mon égard , étoit selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une
autre :

Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.

Il m'adore : & , de moi , près de vous , secon-
dé. . . .

Ah ! je lis mon arrêt sur votre front sévère !

Eh bien ! j'ai mérité toute votre colere ;

Je n'ai pas , contre moi , fait d'assez grands ef-
forts ;

Mais est-ce donc avoir mérité mille morts ?

Car enfin , c'est à quoi je serois condamnée ,
S'il falloit , à tout autre , unir ma destinée.

Non , vous n'userez pas de tout votre pouvoir ,

Mon Pere ! Accordons mieux mon cœur & mon
devoir.

Arrachez-moi du monde à qui j'étois rendue !

Hélas ! il n'a brillé qu'un instant à ma vue.

Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.

Puisse le Ciel m'y rendre insensible à jamais !

FRANCALEU.

La sottise chose , en vous que l'amour paternelle ?
Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer , comme elle ?

DAMIS.

Eh ! laissez-vous aller à ce doux mouvement ,
Monsieur ! ayez pitié d'elle & de son amant.
Je ne vous rejoignois , apres ma lettre lue ,
Que pour servir Dorante à qui Lucile est due.
Laissez-là ma fortune ; & ne songez qu'à lui.

FRANCALEU.

Votre ennemi mortel ! qui vouloit aujourd'hui...

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine..

DAMIS , lui remettant une Lettre ouverte.

Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCENE IX & dernière.

DORANTE , FRANCALEU , DAMIS , LUCILE ,
LISETTE.

DORANTE , se jettant aux genoux de Francaleu.

ECOUTEZ-MOI , Monsieur ; ou je meurs à vos
pieds ,

Après avoir percé le cœur de ce perfide !
Il est tems que je rompe un silence timide.
J'adore votre Fille. Arbitre de mon sort ,
Vous tenez en vos mains & ma vie & ma mort.

Prononcez ; & souffrez cependant que j'espère.
 Un malheureux procès vous brouille avec moi
 Pere.

Mais vous fûtes Amis : il m'aime tendrement.
 Le procès finiroit par son désistement.

Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux
 vôtres ,

Faire , à vos intérêts immoler tous les nôtres ;
 Vous réunir tous deux , tous-deux vous émou-
 voir ,

Ou me laisser aller à tout mon désespoir !

(*A Damis.*)

D'une ou d'autre façon , tu n'auras pas la gloire
 Traître , de couronner la méchanceté noire
 Qui croit avoir ici déposé tout pour toi ,
 Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

D A M I S.

Enfin , l'on s'entendra malgré votre colere.
 J'ai véritablement écrit à votre pere ,
 Dorante ; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
 Monsieur tient la réponse ; & peut lire tout haut.

F R A N C A L E U *lit.*

*Aux traits dont vous peignez la charmante Lu-
 cile ,*

*Je ne suis pas surpris de l'amour de mon Fils.
 Par son médiateur il est des micux servis ;
 Et vous plaidez sa cause en Orateur habile.
 La rigueur , il est vrai , seroit très-inutile ;
 Et je defere à vos avis.*

*Reste à lui faire avoir cette Beauté qu'il aime-
 Il n'aura que trop mon aveu ;
 Celui de Monsieur Francaleu .*

Puisse-t-il s'obtenir de même !

*Parlez , pressez , priez ! Je desiré à l'excès
Que sa Fille , aujourd'hui , termine nos procès ;
Et que le don d'un Fils qu'un tel ami protege ,
Entre votre Hôte & moi , renouvelle à jamais
La vieille amitié de Collège.*

MÉTROPHILE.

Maîtresse , Amis , Parens , puisque tout est pour
vous ;

Aimez donc bien Lucile , & soyez son Epoux.

DORANTE.

(A Lucile.)

Ah ! Monsieur ! Ô mon Pere ! Enfin je vous pos-
sede.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'Ami qui vous la cede ?

DORANTE.

Cher Damis ! vous devez en effet m'en vouloir ,
Et vous voyez un homme...

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir !

Je suis un monstre !

DAMIS.

Non ; mais , en termes honnêtes ,
Amoureux & François ; voilà ce que vous êtes.

DORANTE, *aux autres.*

Un furieux ! qui , plein d'un ridicule effroi ,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi ,
Impitoyablement ai fait siffler la Piece.

D A M I S.

Quoi ? . . . Mais je m'en prends moins à vous
qu'à la traîtresse

Qui vous a confié que j'en étois l'Auteur.

Je suis bien consolé : j'ai fait votre bonheur.

D O R A N T E.

J'ai demain , pour ma part , cent places retenues ;
Et veux , après demain , vous faire aller aux nues.

D A M I S.

Non ! j'appelle , en Auteur soumis , mais peu
craintif ,

Du Parterre en tumulte , au Parterre attentif.

Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.

Ne songez qu'aux plaisirs que l'Hymen vous ap-
prête.

Vous à qui cependant je consacre mes jours ,
MUSES , tenez-moi lieu de fortune & d'amours!

Fin du cinquième & dernier Acte.



POÉSIES DIVERSES.

A MONSIEUR
JEHANNIN,

*Sur une Ode de sa façon, à la louange
de la Paresse.*

DANS la paresse en vain tu nous peins mille
appas :

Philinthe , en sa faveur on ne peut mieux écrire:
L'esprit en est touché , mais le cœur ne l'est pas ;
Et je te désapprouve autant que je t'admire.

D'où vient qu'à mépriser l'ennemi du repos ,
Tu forces ta Muse élégante ?

N'est-ce pas le travail qui forme les Héros ?
Et n'est-ce pas lui qui les chante ?

Achille eût-il acquis un nom qui dure encor ,
S'il eût craint les travaux dont l'éloignoit sa
mere ?

Et connoîtrions-nous , sans les travaux d'Ho-
mere ,

Le vainqueur du vaillant Hector ?

L'ingénieux travail fut fournir à Dédale ,

Les moyens d'éviter la mort.
 De qui des deux enfin envierons-nous le sort,
 D'Hercule, ou de Sardanapale ?
 Ce tyran, sans pitié, ce monstre impérieux,
 Qui seme de foucis & la terre & les Cieux ;
 Ce Dieu qui, sous le joug a fait plier Alcide,
 Ce Dieu persécuteur qui ne laissa jamais,
 Dieux, Héros, ni Mortels en paix.
 L'Amour, près du travail, n'est qu'un enfant
 timide :
 Le travail est la seule Égide,
 Qu'on puisse opposer à ses traits.
 Sur l'oisiveté déformais,
 A ce noble travail donne donc la victoire :
 Ne te déclare plus pour elle, & contre lui :
 Il mène à la sagesse, au bonheur, à la gloire :
 Elle ne mène qu'à l'ennui.
 Toi-même, qui de la mollesse,
 Voudrois ne voir jamais le regne interrompu,
 Sans le travail aurois-tu pu
 Nous si bien vanter la paresse ?

A L'AIMABLE V***,

A mon départ de Dijon, en 1719.

BELLE & jeune Amarille, avant l'heure fatale,
 Qui me va pour jamais arracher de ces lieux,
 Souffrez qu'un instant de morale
 Se mêle à mes derniers adieux.

Pour enchaîner les cœurs , vous n'avez qu'à paroître ;

Et vous en avez un , facile à s'enflammer :

Vous êtes telle qu'il faut être ,

Pour être aimée , & pour aimer.

Je ne bornerai point le pouvoir de vos charmes :

Bientôt le temps rapide en saura disposer :

Mais épargnez-vous les alarmes ,

Que vous seule devez causer.

N'aimez jamais. Fuyez l'amour impitoyable !

Malheur au foible cœur qui s'y laisse emporter !

Son joug est un fardeau qui nous semble agréable,

Tant qu'un autre avec nous se plaît à le porter :

Mais cet autre bientôt vient à se rebuter :

Tout le fardeau nous reste alors & nous accable.

Sous un air simple & douxereux ,

C'est un enfant malin , dont le ris puérole ,

Ne promet rien d'abord que de doux & d'heureux.

Mais ce ris est plus dangereux

Que les larmes du Crocodile.

C'est un monstre plein de venin ,

Dont la seule approche empoisonne :

Et qui sous un masque benin ,

Cache une face de Gorgone ;

Un barbare , un tyran , un traître , un séducteur,

De l'aveugle jeunesse , ardent persécuteur ;

Pour vous , d'autant plus redoutable ,

Que rencontrant dans vos appas ,

De quoi se rendre inévitable ,

Il est sans cesse sur vos pas.

Qu'est-ce au fond qu'une tendre flamme ?

148 *Poésies diverses.*

Tout en est vain , tout en est faux ;
 Si vous en exceptez les maux ,
 Rien de vrai , de réel , ne s'y présente à l'ame.
 Entretiens détobés , ouvertures de cœurs ,
 Contre des parens en furie ,
 Soupirs , complots secrets , doux baisers , tendres
 pleurs ,
 Jalousie obligante , & sur le champ guérie :
 Tout cela , source de malheurs !
 C'est pour ces douceurs délicates ,
 Que le perfide amour nous mène à mille ennuis :
 Qu'il me parut charmant quand vous me l'inspi-
 râtes !
 Qu'il me l'a paru peu depuis !
 Je ne fus pas long-temps paisible !
 Tout me devint contraire, après que tout m'eut ri :
 Revers , en amour , infaillible !
 Pensez-vous en être à l'abri ?
 N'est-il pas des ingrats, comme il est des ingrates ?
 Votre cœur seul est-il léger ?
 Peut-être le rival pour qui vous me l'ôtâtes ,
 Est sur le point de me venger.
 Et qu'avez-vous qui vous réponde .
 Que vous ne foyez pas , comme une autre , en
 danger ?
 Est-ce sur vos attraits que votre espoir se fonde ?
 Inutile & foible raison !
 Les bords de Naxe ont vu les plus beaux yeux
 du monde ,
 D'un fugitif ingrat pleurer la trahison.
 Le caprice est la loi qui seule est obéie.
 Tel adore aujourd'hui , qui demain peut haïr.

Vous n'aviez qu'un moyen de n'être point trahie ;
C'étoit de ne me point trahir.

Vous l'avez fait : ma perte en rendra témoignage.

C'est à moi d'en gémir , à vous d'en profiter :

Heureux dans mes malheurs , si du moins leur
image

Sert à vous les faire éviter !

LE BON PARTAGE.

UN jour le Dieu de qui la loi
Sur la terre & les cieux domine ,
Nous amena , Morphée & moi ,
Auprès du chevet de Rosine :

Partageons, nous dit-il , la Belle entre nous trois ;

Que chacun de nous dans son choix

Trouve s'il peut son avantage ;

Pour moi depuis long-temps mes vœux sont dé-
cidés ;

Je prends son cœur pour mon partage.

Adieu vous dis : à vous le dez.

Alors examinant cette beauté celeste ,

Je dis au Dieu Morphée : ami , prends ses beaux
yeux.

Il le fit , & content d'un lot si précieux ,

Il me laissa prendre le reste.

LE BERGER MAL-ADROIT.

SUR un tendre gazon , Célimene étendue ,
Laissoit à ses pieds son Amant ,
Et l'écoutoit nonchalamment ,
Sans lui répondre un mot , sans en paroître émue.
Tournez du moins vers moi la vue ,
Lui dit-il languissamment ;
Bergere , après avoir aimé si constamment ,
Toute ma peine est donc perdue !
Où vîtes-vous plus de respect !
Où voyez-vous plus de tendresse !
Les aurai-je toujours , quand j'éprouve à regret ,
Que l'un m'est inutile , & que l'autre vous blesse !
Comment de vous se fait-on donc aimer !
Que dois-je !... D'en plus dire il ne prit pas la
peine ,
Voyant les yeux de Célimene
S'appesantir & se fermer.
Elle s'endort ! ah la cruelle !
Dit tout bas l'innocent Berger.
Laissons-la donc en paix , & nous éloignons d'elle !
Adieu ! repose , ingrata ! & je vais m'affliger
De ne pouvoir être infidèle.
Dans la mélancolie aimant à se plonger ,
A ces mots il passa dans un lieu solitaire.
Pouvoit-il pis ni mieux faire ,
S'il eût voulu se venger ?

A MA BONNE AMIE,

*En lui envoyant une caisse de moyeux
de Dijon.*

V OICI des fruits qu'un Amant vous envoie.
(Ce joli nom doit les faire accepter :)
Recevez-les avec autant de joie ,
Que j'en ressens à vous les présenter.

Ils ne sont plus tels que Pomone
Se plut à les former autrefois de ses mains ,
Dans le terroir heureux (1) , où l'Amant d'Est-
gone (2)

Se fait adorer des humains.

Ils ne sont plus tels que , dans la contrée
Qu'arrosent les eaux du Lignon ,
A son incomparable Astrée ,
Les offroit le beau Céladon.

Sur ces bords innocens , & si dignes d'envie ,
Tout étoit naturel , & les fruits & les fleurs ,
Et les visages & les cœurs :

Aujourd'hui tout le falsifie :

Plus de simplicité : le vain raffinement

Par-tout regne avec l'imposture :

Le travail humain défigure

Tout ce que , dans le sien , Pomone a d'agrément.

(1) La Bourgogne.

(2) Bacchus.

Les ouvrages de Flore & de son jeune Amant,
 Sont le jouet de la peinture ;
 Et l'art s'arroe impunément
 Le triomphe de la Nature.
 Ceci n'est presque plus un fruit.
 Son vrai goût , sa couleur, hélas ! tout est détruit !
 Ce que vous en voyez n'est dû qu'à l'artifice :
 Son mérite n'est plus qu'un mérite facile ;
 L'art n'a plus rien laissé de naturel en lui :
 A combien de Beautés & d'amours aujourd'hui
 Ne rend-il pas ce malheureux office ?

MADRIGAL,

En renvoyant mon portrait.

PORTRAIT du plus fidele Amant ,
 Que l'AMOUR ait jamais connu dans son empire ,
 Votre exil est fini : mon Iris vous desire :
 Revoyez-la diligemment ,
 Et s'il se peut dites-lui mon martyre :
 Sous ses beaux yeux , sans cesse entre ses belles
 mains ,
 Découvrez - lui mon cœur , dépeignez - lui ma
 flamme.
 De ces regards doux & divins ,
 Vous pourrez recevoir une ame :
 Entretenez-la de mes feux.
 Animez-vous , en les faisant paroître :

Je me les garantis heureux ,
Dès que l'on pourra les connoître.

Allez donc, mon Portrait, préparez mon bonheur.
Puisse l'aimable Iris vous revoit avec joie !
De ses mépris passés , oublions la rigueur :
Gravez-vous seulement bien avant dans son cœur,
Et je ne craindrai plus alors qu'on vous renvoie.

A LA PRINCESSE
HÉRÉDITAIRE DE SUEDE,

*EN lui envoyant un Éteignoir à
ressort.*

SAGE & brusque Éteignoir , sachez au gré des
gens

Vous bien tenir , tomber à temps ;

Et comme un capuchon , guidé sur la bougie ,

Quand la Princesse lit , demeurez en arrêt ,

Tant que le livre lui plaît ;

Et partez dès qu'il ennuit.

L'avis seroit il obscur ?

Pour jouer à coup plus sûr ,

En deux mots , je le renferme :

Des momens dans son lit à l'Amour dérochés ,

Respectez la durée , & marquez bien le terme :

Quand elle est seule , tenez ferme ;

Quand le Prince arrive , tombez.

A M A D A M E
DE BOULLONGNE la jeune ,
Qui s'amusoit à peindre.

A La Peinture , Églé , fatiguez vos beaux
yeux ,
Égalez ROSE-ALBA, peignez même encor mieux !
Faites respirer la Nature ,
Sous vos crayons délicieux ;
Peignez les bois , les près , & la verdure ,
Et par votre Art ingénieux ,
Faites briller au gré des Curieux ,
De vos pinceaux charmans la savante imposture.
Sans peine , & plus exactement ,
J'en ferai juges nos Appelles ,
Je fais un Peintre habile , & qui , dans un mo-
ment ,
Peindra mille choses plus belles.
Jeune Églé voulez-vous savoir
Quel est ce Peintre inimitable ?
Voyez ? Ce n'est point une Fable ,
Mettez-vous devant un miroir.

APOSTROPHE AMOUREUSE AU SOLEIL.

Astre nuisible aux plaisirs des Amans ,
Phœbus es-tu jaloux de ma bonne fortune ?
Si dans mes malheureux momens ,
J'ai trouvé quelquefois ta lumière importune ;
Elle l'est encor plus que les bons que j'attends.
Le jour qui précéda la première des nuits
Où l'Amour te livra la fille d'Eurynome ,
Ton cœur alors épris du feu qui me consume ,
Brûla de ses desirs , & sentit mes ennuis.
Ce jour , de tes courriers tu redoublas l'ardeur ;
Ton cours précipité confondit l'Astronome ;
Et cependant ce jour retardant ton bonheur ,
Te parut aussi long, qu'il parut court à l'homme.
O félicité sans seconde ,
Quand il ne manque plus à nos enchantemens ,
Que l'ordre d'une nuit profonde ,
D'avoir en ces heureux momens ,
La charge de flambeau du monde !
Retire-toi , Soleil , ta lumière indiscrete
Reculant mon bonheur pourroit bien faire pis.
Peut-être , hélas ! Rosine est-elle prête
De renoncer à ce qu'elle a promis !
A ce penser , où mon esprit s'arrête ,
Un trouble affreux commence à s'emparer de
moi.
Pour calmer ce terrible effroi ,
Je n'attends plus que ta retraite ;

Astre importun , retire-toi.
 C'est , en ces mots , qu'un jour l'impatient Lifis ,
 Se plaignoit tendrement au Dieu de la lumiere
 Attentif à cette priere .
 Le vieux Titan sentit ranimer ses esprits ;
 Et se hâtant de finir sa carrière ,
 S'alla précipiter dans le sein de Thétis.
 A peine de la nuit le voile fut tombé ,
 Lifis courut , où l'attendoit son ame :
 Il y rencontre sa Thisbé ;
 Thisbé reconnut son Pyrame.
 Ah , si ces deux Amans , dont parlent les histoi-
 res ,
 Et dont j'emprunte ici les deux noms sans dessein ,
 De Lifis , & Rosine avoient eu le destin ,
 Les mûres ne seroient pas noires !

A MADemoiselle
 LE COUVREUR,
 Qui jouoit le rôle d'Angélique , dans
 ma Comédie de l'ÉCOLE DES
 PERES.

UN émule de Praxitele ,
 Et de son siecle le Ceustou ,
 Fit une Vénus , mais si belle ,
 Si belle , qu'il en devint fou.

Vénus , s'écrioit-il sans cesse ,
Ta gloire animoit mon ciseau !
Sers donc maintenant ma tendresse !
Anime cet objet si beau !

Vénus entendit sa priere :
La pierre en effet respira.
De ce moment le Statuaire
N'aima plus , il idolâtra.

Bientôt il fut aimé lui-même ;
Et ce que mille extravagans
Envieroient comme un bien suprême ,
A coup sûr il en eut les gants.

BERGERS , gravez bien sur les arbres ,
Ce que je viens de vous narrer ;
L'Amour peut attendrir les marbres :
C'est le sens qu'il en faut tirer.

Et vous DÉESSE de la Scene ,
Que tous les jours nous encensons ;
Vous que Thalie & Melpomene
Préferent à leurs nourrissons ,

REINE du prestige agréable ,
Et de la douce illusion ,
Belle LECOUVREUR , à ma Fable ,
Soutffrez une autre allusion.

Mon Angélique est ma Statue ,
Et vous venez de l'animer :
Ma Fable est la vérité nue ,
Pour peu que vous veuillez m'aimer,

A M A D A M E

BOULLONGNE la jeune ,

*Qu'on avoit empêchée d'aller au Bal ,
& à laquelle on en envoyoit un , en
figures d'émail , pour étrennes.*

EGLÉ , bornez-vous à ce bal.
Ce bal seul doit être le vôtre :
Et pendant tout ce carnaval ,
Croyez-nous , n'en courez point d'autre.
Tout autre n'est qu'un passe-temps ,
Bruyant , ridicule , & fantasque ;
Et bon seulement pour les gens ,
Dont le visage gagne au masque :
Mais vous , jeune & charmante Eglé ,
Vous , des beautés le vrai modele ,
Eussiez-vous un masque moulé ,
Sur le beau visage de celle
Qui remporta la pomme d'or :
Ce masque cacheroit encor ,
Quelque chose de plus beau qu'elle.

A U N E D A M E ,

*Qui demandoit des vers , pour un
envoi de manchettes qu'elle faisoit
à M. le Duc... L. T. M.*

L'AN passé fut l'an de bêtise :
Aujourd'hui l'esprit fait la loi :
C'est cette loi qui m'autorise ,
A versifier cet envoi.

L'esprit , qui dans mon cœur pétille
Fait feu des quatre pieds pour vous :
Je veux qu'à chaque mot il brille :
Saint Marivaux , priez pour nous !

Beau Thyrsis , voilà des manchettes ,
Qu'Églé vous offre poliment :
Pour ombrager vos mains blanchettes...
C'est déjà rimer joliment.

Mais à peine hélas , je m'admire ,
Que je me sens humilié ;
Reste à raisonner : eh ! que dire ,
Sur un sujet si délié !

Paix , je vais consulter l'Oracle ,
Auquel on court de tous côtés.

J'en reviens , écoutez : miracle !
C'est lui qui m'inspire : écoutez.

Lucinde aime Charmant : Lucinde
Au col une lesse lui met :
Mais , moi qui ne suis pas si dinde ,
Je vous la veux mettre au poignet.

J'enchaîne plus galamment qu'elle :
Sa lesse n'étoit qu'un ruban ;
Et la mienne de la dentelle :
Beau Duc , adonisez-vous-en.

Surtout pour une bagatelle ,
Thyrsis , ne la chiffonnez pas :
Et soyez aussi jaloux d'elle ,
Qu'un jeune Abbé de ses rabats.

Sachez lui faire faire place :
Ne jetez pas un mot au vent ,
Que vous ne l'ayez avec grace
Bien retrouffée auparavant.

Item , quand vous voudrez écrire.
Item , quand vous prendrez au plat.
Item , lorsque vous voudrez rire ,
Et badiner avec un chat.

Mais souvenez-vous , en revanche ,
Qu'à la ruelle de nos lits ,
C'est une autre paire de manche ;
Oubliez-les près de Philis.

Les braves mignons de couchettes
N'y sont pas si près regardans ;
Et ménagent peu leurs manchettes
Avec qui veut perdre ses gants.

Ne les mettez qu'aux jours de fêtes ,
C'est-à-dire , en langue d'Amant ,
Qu'avec vos habits de conquêtes ,
Et vos boutons de diamant.

Que le poignet elle vous ceigne :
Et qu'elle vous serve toujours
De parure , & jamais d'enseigne !
Le Ciel bénira vos amours.

*Pour Mlle AGNÈS STROMFELDT,
peinte en distraite.*

QUI peut , à chaque instant , distraire cette
Belle ?

C'est l'Amour, ou j'y suis trompé,
Un esprit si distrait en elle ,
Dénote un cœur bien occupé.

*Pour Mademoiselle TORNFLICHT
en crieuse de Marmotte.*

LE petit Dieu qui fait le bonheur de la vie,
Dans votre cœur mal conseillé,
Est une Marmotte endormie :
Mais dans vos yeux, belle Sylvie,
C'est un Marmot bien éveillé.

*Pour Mademoiselle LOUEN, en
Marchande de Modes.*

Tous ces enfans de l'art, nouveaux-nés
parmi nous,
Objets passagers de nos goûts,
Dans peu seront vieux comme Hérode :
L'unique don de plaire en vous,
Ne passera jamais de mode.

*Pour Mademoiselle de SPARRE, en
peignoir, & regardant un cadran,
marquant l'heure de midi.*

IL est midi sonné : pour moi je le déclare ;
Si j'étois le Soleil, je serois plus jaloux
D'éclairer tous les pas d'une Beauté si rare.
Je ne voudrois jamais me coucher, belle Sparre,
Ni me lever qu'avecque vous.

LES QUEUES,

. Vision de BINBIN.

A MONSIEUR

LE COMTE DE LIVRY,

Le jour de l'an.

PERE des Dieux, écoutez-moi !
O grand Jupiter ! que par toi,
Mal-à-propos fut condamnée
L'ouverture qu'en bon Censeur,

Momus avoit imaginée ,
Tout vis-à-vis de notre cœur !

Quand , pour jamais , tu fermas l'huis
De ce cœur devenu depuis
La tannière de l'artifice :
Si tes soins furent obligeans ,
Si tu rendis un bon office ,
Ce ne fut qu'aux méchantes gens.

Combien de fois , depuis ce tems ,
D'ami tendre , & des plus constans ,
Ai-je traité le fourbe insigne !
O nature injuste en ce point !
Faut-il que l'amour ait un signe ,
Et que l'amitié n'en ait point !

Que même en pleine obscurité ,
La main sache la vérité !
Que le tact heureux d'une Belle
Du mal distingue l'amant !
Et que l'erreur soit éternelle
En faveur de l'ami qui ment !

Quoi ! jamais en fait d'amitié ,
Nous ne verrons clair qu'à moitié !
Les cœurs seront impénétrables !
Et l'homme par aucun moyen
Ne saura donc de son semblable ,
Ce qu'il fait d'abord de son chien ?

Ah , si tu voulois , d'un coup-d'œil ,
Bientôt le vrai , du faux accueil ,

Se démêleroit d'une lieue ;
Pose pour cela de tes mains ,
Comme au cu des chiens , une Queue
Au ca des perfides humains.

Plante à nos cus , visiblement ,
Cet étendard du sentiment ,
Sceptre de la vérité même ,
Aiguille du cadran des cœurs ;
Mobile pour tout ce qu'on aime ,
Immobile par-tout ailleurs.

Long-tems , de ma priere en l'air ,
Ayant fatigué Jupiter ,
Et Momus appuyant l'affaire :
Las de nos cris , le bon Jupin ,
Aux rats du monde imaginaire
Renvoya Momus & Binbin.

Les rats se saisirent de nous.
Qu'on se figure les deux fous
Ravis , par ces rats , en extase ,
Et montés à califourchon
Sur la (1) Cavale , dont Pégase
Fit triompher Bellérophon.

Mon esprit , souvenez-vous-en ,
Ce fut un premier jour de l'an ,
Que nous arriva l'aventure :
Jour , où l'on voit de toutes parts ,

(1) La Chimere.

La politeſſe & l'impoſture
Redoubler de zele & d'égards.

Mes yeux , en cette occaſion ,
Libres de toute illuſion
Et des brouillards de la matiere ,
Depuis le matin juſqu'au ſoir !
Virent l'homme , ayant par derriere ,
Ce que je brûlois tant d'y voir.

Une Queue élevée en rond ,
Comme nos Sibériens l'ont ,
De l'ame fidelle interprete ;
Tenant au cœur par des reſſorts
Dont jamais le jeu ne ſe prête ,
Au manege d'un faux dehors.

Que cette Queue opéra bien !
Je reconnus alors combien
Aimer eſt choſe peu commune :
De mille en l'air , deçà , delà ,
A peine en vois-je mouvoir une :
Encor , c'étoit cahin , cala.

Voifins , Parens , Amis , chacun
Maudiffant l'usage importun ,
Gâiment , tranchoit du bon Apôtre :
Vous euſſiez vu tous ces pervers ,
Accourir de loin l'un à l'autre ,
Queue abattue , & bras ouverts.

Si la Queue , à la ville , aux champs ,
Où les hommes ſont moins méchans ,

Etoit ainsi paralytique ;
Jugez de sa roideur en Cour ?
Où la fraude & la politique ,
Regnent par-tout , même en Amour.

Ministres , Princes , Rois , Puissans ,
Aux pieds de qui , chargé d'encens ,
Il n'est personne qui ne coure ;
Vous qu'ici-bas , comme les Dieux ,
Un cercle adorateur entoure ,
Que n'aviez-vous alors mes yeux !

Treuve de propos séduisans !
Euffiez-vous dit aux Courtisans ;
Pour me donner des certitudes ,
MESSIEURS , tournez-moi les talons !
Ou , pour cacher vos turpitudes .
Sortez , plutôt à reculons.

Momus me dit : quand on verra
De tous ces jolis Seigneurs-là
La Queue un moment se débattre ,
Sois sûr que l'on verra soudain
Celle du Cheval d'HENRI QUATRE ,
Jouer au gré d'un vent badin.

Pourtant , n'en déplaise à Momus ,
Qui tranche du *Nosiradamus*
J'y vis un ou deux hommes rares ,
Dont le cœur droit & non suspect
De ces climats doux & barbares
N'ont pas respiré l'air infect

168 *Poésies diverses.*

Parmi cent Chevaliers courtois ,
 Sur ventre & dos , comme nos Rois ,
 Arborant une zone bleue ,
 Je te vis , comme un des plus francs ,
 COMTE , agilement battre queue ,
 A des Petits , comme à des grands.

Tu l'a remuas pour LOUIS ;
 Pour un de tes dignes Amis ,
 Qui défend qu'en vers je le nomme :
 Tu m'apperçus même en ce lieu ,
 Et pour moi daignas , en brave homme ,
 De loin la remuer un peu.

En toi brillent , tout bien compté ,
 Honneur , Justice , Humanité.
 D'abord l'honneur , ta loi suprême ,
 Te fait aimer ton Souverain ;
 La Justice , un ami qui t'aime ;
 Et l'humanité , ton Binbin.

Cher Comte , aussi , bon jour , bon an !
 Je te jure sur ton ruban ,
 Et sur la mémoire de feu
 Moustache , que ton œil pleura ,
 Que ton Binbin te battra Queue ,
 Tant que l'ame au corps lui battra.

A M O N S I E U R
L' A B B É L E G E N D R É ,

*EN remerciement d'une courte-pointe
d'Indienne.*

R E M E R C I O N S du moins les gens :
Eh bien donc , je vous remercie ,
Et mille graces je vous rends.
La Courte-pointe est très-jolie.

On y voit régner deux couleurs ,
Le blanc , & le bleu , mes délices :
L'un & l'autre formant des fleurs ;
Et fleurs qu'arrangea le caprice.

L'ordre , les fleurs , le blanc , le bleu ,
Le tout forme un joli symbole :
Ce sera mon trésor , parbleu ,
Tout ne valut-il qu'une obole !

Le bleu , c'est la couleur des Cieux ;
Le blanc est celle de la joie :
Les fleurs annoncent tout au mieux ,
Les rats à qui l'homme est en proie.

J'ai donc rats , lumière & gâité ,
Votre don m'en est un présage :
Il vient à point en vérité ;
Car je suis triste , aveugle & sage.

A M O N S I E U R
L E C O M T E D E S. F.*Le jour de l'an.*

S E P T cent cinquante cinq passé ,
J'ai voulu revoir ma dépense ;
Et Dieu fait ce que j'ai pensé !
Dieu fait encor ce que je pense ,
Voyant ce que j'ai dépensé !

Quelle nouveauté ! quelle aisance ;
Servi , repu , vêtu , chauffé ,
Bon lit , bon feu , bonnes dentées ;
Et robes , & langues fourées :
Bon Dieu ! d'où me vient tout cela ?
A moi , depuis trente ans en çà ,
Sans feu , ni lieu , ventre , ni veste ;
A moi , sans cesse au qui-va-là ,
Vis-à-vis de l'affreuse peste ,
Que la Misere en appella :
Que j'appelle , moi , la Mégere ,
L'horreur , le fléau , l'Attila
Des pauvres humains de ma sphere ,
Et l'inévitable vipere ,
Qu'entre la rime & la raison ,
Sous l'herbe du sacré Vallon ,
Cacha la vanité légère.

D'où me vient donc un tel secours !
Et la merveilleuse besogne
Qui change mon Bric en Bourgogne ,
Et mon drap d'Elbœuf en velours ;
D'où ? C'est-là le beau de l'affaire :
C'est bien ici le vrai bonheur ,
Qu'à tous les autres je préfère.
Tout cela me vient d'un Seigneur ,
L'honneur vivant du Ministère ,
Dont la précieuse amitié
Vaut mieux , & mieux d'autre moitié ,
Que tout le bien qu'elle peut faire :
Quoique ce bien soit quelquefois ,
(Témoin ce que j'en viens d'écrire)
Tel que celui que font les Rois ,
Quand le cœur veut bien leur en dire.

Aussi ne fais-je bonnement ,
Lequel des deux , quand bien j'y pense ,
A dans mon cœur la préséance ,
Du tendre & parfait dévouement ,
Ou de l'humble reconnoissance.

A M A D A M E
L A D U C H E S S E
D E L U X E M B O U R G ,

*Q U I m'avoiz envoyé un chien , un
chat , & un perroquet de porcelaine.*

O LA gentille posture
Et l'agréable figure
Qu'ont , & le petit Roquet ,
Et le petit chat qui jure ,
Et le joli Perroquet !
M'a-t-on dans cette peinture ,
Voulu donner mon paquet ?
Le Chat , parmi ses images ,
N'est pas la mienne , à coup sûr :
J'en prends à témoin deux Sages ;
Fontenelle & Reaumur.
Eux , des bêtes & des hommes ,
Les vrais connoisseurs , je croi.
Qu'ils parlent de bonne foi ,
Qu'ils disent combien nous sommes
Différens le Chat & moi.
Je ne veux que la manie
Qui , jour & nuit , sans repos ,

Fait qu'il attente à la vie
De ces joyeux animaux ,
Que Mome aime à la folie :
Cette seule antipathie ,
Comme implacable rivaux ,
Tous deux nous différencie.

Et pour les Chiens dont l'envie ,
L'inquiétude & les soins ,
Éternisent l'insomnie ,
C'est mon image encor moins.

Le petit Perroquet reste :
Voilà mon fait , sans conteste ,
Toutefois , en vérité ,
Tel , on me va méconnoître :
Je ne l'ai jamais été ;
Mais , sans faute je vais l'être :
Car , en chantant aux échos ,
D'une voix reconnoissante ,
La belle main bienfaisante ,
De qui je tiens ces joyaux.
Cette main par moi fût-elle
Placée au-dessus de celle
Qui la pomme d'or conduit ;
Que serois-je , pauvre Poète ,
Qu'un Perroquet qui répète
Ce que tout le monde dit ?

ENVOI D'UNE ÉCRITOIRE
A MADemoiselle Q***.

J'ENVERROIS une aiguille à la fille qui coud ;
 Une quenouille à la fileuse ;
 Une navette à cette merveilleuse ,
 Qui fait des nœuds à table , au cercle , au lit ,
 par-tout :
 Un Chapelet à la Religieuse ,
 Mais à celle qui brille entre nos beaux-esprits ,
 A la dixieme Sœur des filles de Mémoire ,
 Fertile , inépuisable en excellens écrits ,
 Que puis-je offrir de mieux qu'une Écritoire ?

A MADAME
DE TENCIN ,

*En lui envoyant un chapeau de paille
à Passy , au nom de son Cercle.*

Nous sentons , en faisant du mieux que nous
 pouvons ,
 Combien encor nous redevons !
 Que vous donnons-nous ? Rien qui vaille.
 Laissons-là tous ces beaux discours ;

Nous emportons votre velours ,
Et vous présentons de la paille.
Du reste , notre droit est clair ,
Et la représaille est honnête.
Vous nous couvrez le cul l'Hiver (1) ;
L'Eté , nous vous couvrons la tête.

A M A D A M E
L A D U C H E S S E
D E L U X E M B O U R G ,

En lui envoyant ma chanson de Pont-Neuf, qui finit par ce refrain : Vive le Roi, vive le Roi de France.

MA gaillarde Muse , MADAME ,
A ces joyeux VIVE LE ROI ,
Auroit du meilleur de son ame ,
Voulu joindre un petit envoi ,
Où l'on eût répété sans cesse :
Vive le Duc , & vive la DUCHESSE !
Mais je voulois faire trop bien :

(1) Madame de TENCIN faisoit présent à ses Beaux-Esprits, tous les ans, de deux aunes de velours.

Malheureusement le temps presse :
 D'où s'enfuit que vous n'aurez rien.
 Aux pauvres Nymphes du Permesse,
 Dont nous sommes les nourrissons,
 Il faut, quand elles veulent plaire,
 Bien des apprêts, bien des façons,
 Elles ne vous ressemblent guere.

SUR LA COMÉDIE DE MÉLANIDE.

PIECE du joyeux *La Chauffée*,
 Où *Desfontaines* seul a ri,
 Pars, & sous l'aile de *Morphée*,
 Va te faire lire à *Livri*.
 N'opere pas, ô MÉLANIDE,
 Sur les chevaux, & sur le guide ?
 Ne les endors pas en chemin.
 Rends-toi vite à ce bel asyle,
 Où tu peux être plus utile
 Que *Dumoutier*, ni *Dumoulin*.
 Froide & larmoyante Héroïne,
 Ne pense pas que je badine :
 Oui, tu peux, de mon Souverain,
 Suspendre les maux & la faim :
 Et pendant qu'on dort, ou qu'on dîne
 Tenir la place de *Binbin*,
 Et servir de goutte anodine.
 Acheve le gain du procès :
 Je t'en aimerois à l'excès.

Sache guérir de l'insomnie ;
Ce seroit le plus grand succès ,
Le plus beau succès de ta vie.
D'un succès pareil , je te prie ,
Dérober l'honneur à *Cortès*.

A MADAME B * * * ,

En lui envoyant un beau lacet.

JE reviens du Sérail , adorable Daphné ,
Et filou téméraire , ou galant fortuné ,
Que ce soit adresse ou mérite ,
J'en ai rapporté ce Lacet ,
Qui fit l'ornement du corcet
De la Sultane favorite.
Il se vante d'avoir paré
Le plus beau corsage du monde :
Qu'il vous serve , & je l'avouerai ,
Sa première gloire , à mon gré ,
Ne vaudra jamais la seconde.

 EXPÉRIENCE.

TRAVAILLE sans songer au gain.
 Ne sois intéressé ni vain.
 Aime, ne hais, ni ne dédaigne :
 Sois sobre & gai ; bois de bon vin !
 Ta vie activée à sa fin,
 Aura valu plus qu'un long regne.

 A MADemoiselle
 DE POIX,

Fille de quatre-vingt quatre ans.

AMANS des onze mille Vierges,
 Vous êtes d'insensés mortels :
 Avez-vous donc, pour tant d'Autels,
 Assez d'offrandes & de cierges ?
 Dix Pucelles en tout, de mes vœux épurés,
 Deviennent pour jamais les objets révévés ;
 De Poix est la plus jeune, & sera ma Corinne.
 Les neuf autres on les devine,
 A des vers si galans qu'elles m'ont inspirés.

P L A C E T

A M. M I R E Y ,

*Marchand de vin du Roi, & ancien
Échevin.*

P L A I S E à Monsieur MIREY, demain,
Ordonner qu'on porte, où je loge,
Sur les neuf heures du matin,
Cinquante bouteilles de jauge,
Non vuides, mais pleines d'un vin
Qui point aux autres ne déroge,
Et digne de sa noble main.
Le dernier plaisoit au passage;
Il me mettoit sur le Thabor,
Mais il étoit, dont bien j'enrage,
Trop gaillard & trop jeune encor
Pour un bonhomme de mon âge.

Je ne veux donc, pour le présent,
Qu'un vin qui soit doux comme soie,
Loyal (1), généreux, bienfaisant,
Comme celui qui me l'envoie.

(1) Il m'avoit fait, le jour de l'an, la galanterie de m'envoyer un quartaut d'excellent vin blanc du clos de Montmorillon, qui avoit appartenu autrefois au fameux DESPRÉAUX.



TOUT EST BIEN
COMME IL EST.

ROMANCE.

Sur l'air : *Sommes-nous pas trop heureux.*

Au gré du Sexe charmant,
L'Amour cherchoit un remède
Contre l'ennui qui possède
L'Amante, loin de l'Amant.
Dans ce dessein, l'on assure
Qu'un jour il prit le chemin
De la forge, où la Nature
Fabrique le Genre-humain.

La Carte de Cupidon,
Met cette forge divine
Sous une aimable colline,
Où croît le plus fin coton :
Deux jolis piliers d'ivoire,
De l'ébène & du corail,
Du sacré laboratoire
Ornent le petit portail.

Les Jeux & les Ris badins,
Par qui la flamme s'allume,

Volent autour de l'enclume ,
Que bat le Dieu des Jardins.
Du Cyclope infatigable ,
Le marteau va jour & nuit ;
Et par un art admirable ,
Frappe sans faire de bruit.

Lorsqu'à grands coups répétés ,
Le fer est battu de reste ,
Un charme doux & céleste ,
Se répand de tous côtés ;
La Nature prompte & sage ,
Qui , de la part du Destin ,
Présidé sur tout l'ouvrage ,
Y met la dernière main.

Le fils de Vénus entra ,
Jusqu'au fond du sanctuaire ,
Où le mortel téméraire ,
De ses jours ne pénétra.
Les forgerons de Cythere
Reçurent leur Souverain ,
Comme l'on reçoit sa mere
Dans les forges de Vulcain.

Ben jour , bel enfant , bon jour :
Dans ces lieux , dont je dispose ,
Puis-je pour vous quelque chose ?
Dit la Nature à l'Amour.
Le Dieu répond : Je desire ,
Sans différer un instant ,
Aux Belles de mon empire ,
Rendre un service important.

Que l'homme puisse à son gré ,
Se défaisir en main sûre ,
Du présent que la nature
A mon culte a consacré.
Faites si bien votre compte ,
Que , tournant sur une vis ,
Ce beau présent se démonte ,
Et se mette à rémotis.

Nature ayant la leçon ,
Cupidon prit congé d'elle ;
Et sur le nouveau modele ,
L'homme est formé de façon ,
Que le plus solide immeuble ,
Des Amans & des Epoux ,
Déformais devient un meuble ,
Le plus mobile de tous.

Mais , tel étoit l'art divin ,
Que si l'affaire allongée ,
N'étoit à son apogée ,
On tournoit la vis en vain.
L'envoi ne pouvoit se faire ,
Que l'Amour de son cachet ,
Et du grand sceau de Cythere ,
N'eût bien scellé le paquet.

L'homme étant ainsi formé ,
Le beau sexe , en patience ,
Du nôtre enduroit l'absence ,
Et n'en fut plus alarmé.
De ce qui rend infidèle ,

L'absent ne fut plus porteur :
Et toujours avec la Belle ,
Marchoit le consolateur.

Chacune de se munir ;
Basque de courir sans cesse ;
Beaux paquets à leur adresse ,
D'aller & de revenir.
Il n'est grêle ou vent qui puisse
Retarder un tel envoi :
La Touriere , ni le Suisse ,
N'eurent jamais tant d'emploi ;

L'Epoux sortant de chez soi ,
Laissoit à sa chere Epouse ,
Nouvelle encore & jalouse ,
Cet otage de sa foi.
Le passe-temps des fillettes ,
Grace au consolant hochet ,
Quand elles étoient seulettes ,
Ne souffroit aucun déchet.

Vous noterez qu'a ce jeu ,
Outre que celui qu'on tronque ,
Ne trouve profit quelconque ;
Il risque encor son enjeu.
Un dépôt de cette espee ,
Ne se laissoit pas sans peur :
Mais est-il rien qu'on ne laisse ,
Où l'on a laissé son cœur ?

Aussi plus d'un accident ,
Et plus d'un tour de friponne ,

Fit d'une action si bonne ,
Repentir l'homme imprudent.
Chaque jour la négligence ,
Ou l'appétit déréglé ,
Coûtoit cher à l'indulgence
De quelque Amant démeublé.

Le beau rameau d'olivier ,
Qui fait la paix du ménage ,
Est par un mai volage ,
Prêté pour un jour entier.
Le soir , Hymen le réclame :
La nuit , s'il ne revient pas ,
Du Mari près de sa Femme ;
Figurez-vous l'embarras.

Par mégarde , une autrefois ,
Une Agnès , au lieu du vôtre ,
Vous en renvoyoit un autre ,
Où vous perdiez deux sur trois.
Et bienheureux ceux qui furent
En ravoit encore un tiers !
Mille honnêtes gens en furent
Pour les gages tout entiers.

A l'affut de ce butin ,
Une Merc de famille ,
Dans le coffre de sa Fille ,
Furetoit soir & matin.
La Prude mal assistée ,
Dans ses besoins importuns ,

De la Belle accréditée ,
Escamotoit les emprunts.

Le vieux jaloux désolé ,
Ne fermant plus la prunelle ,
Quelquefois , dans la ruelle ,
Trouvoit le drôle isolé :
Alors , ne vous en déplaise ,
L'impitoyable vieillard ,
Sans scandale , & tout à l'aïse ,
Vous faisoit un Abaillard.

A son galant éperdu ,
La Dame , avec un sourire ,
En étoit quitte pour dire ,
Mon ami , je l'ai perdu.
Aussi-tôt , affiche énorme.
Par son nom , tout s'y nommoit :
Même on y gravoit la forme
Du bijou qu'on réclamoit.

Que dirons-nous du chagrin ,
Et de la rumeur affreuse ,
Que d'une grande Emprunteuse ,
Causa le trépas soudain ?
Les Commissaires posèrent
Le scellé sur ses effets ,
Et sous le scellé restèrent ,
Trente ou quarante paquets.

Messieurs les Intéressés ,
Privés de tout exercice ,

Des longueurs de la Justice ,
 Furent fort embarrassés :
 Surtout ceux que la décence ,
 Et l'honneur de leur état ,
 Réduisoit à l'impuissance ,
 D'oser faire aucun éclat.

Le Cavalier effronté ,
 Se plaint, tout haut, qu'on le vexé :
 En fait juge le beau Sexe ;
 Qui crie à l'iniquité.
 La procédure s'acheve :
 Nouvelle opposition :
 Enfin le scellé se leve :
 L'on fait exhibition.

Personne à la vérité ,
 N'y sauroit trouver à mordre.
 La défunte avoit de l'ordre :
 Tout est bien étiqueté.
 Gens de Cour , & gens d'affaires ;
 Gens de robe & gens de rien ,
 Abbés , & Révérends Peres ,
 Chacun retrouva le sien.

Aussi, n'est-ce rien au prix
 De ce qu'une Meffaline
 Entreprit, à la ruine
 De l'empire de Cypris.
 Chez elle étoient en fourrière ,
 Effets rares & communs ;
 Elle étoit la trésoriere
 De la caisse des emprunts.

Un beau matin , haut-le-pié !
A son comptoir elle manque :
Madame enporte la banque ,
Et fait raffe sans pitié.
Amour & galanterie ,
N'eurent bientôt qu'à déchoir :
C'étoit une loterie ,
Vingt billets blancs , pour un noir.

Cupidon sentit l'abus.
Pour en prévenir la fuite ,
Le Dieu revola bien vite ,
Vers la forge de Vénus :
S'en remit à la Nature ,
De leur commun intérêt.
D'où nous devons tous conclure
Que tout est bien comme il est.



CHANSONS.

Air : De la Marche des Janissaires.

ASTRUC , avec *Chirac* ,
 Vient de vider son sac ,
 De raisons *ab hoc & ab hac* ,
 Pour me prouver en grec ,
 Qu'en moi la Nature est à sec ;
 Je leur ferme le bec :
 Je fais dans un picnic ,
 Passer par l'alambic ,
 Six pintes ric-à-ric ,
Et toujours dans l'amoureux choc
La victoire m'est hoc.
 Bon Buveur & bon Cocq ,
 Est-ce être si caduc ;
Chirac est donc , ainsi qu'*Astruc* ,
 Un oiseau de Saint Luc.

Air : *De la Frelane.*

VIVE notre vénérable Abbé
 Qui siège à table mieux qu'au jubé ?
 Le service étoit ma foi bien tombé :
 Sans lui , le réfectoire étoit flambé.
 Son Devancier parloit Latin :
 Celui-ci se connoît en vin ;
 C'est un bon vivant ,
 Nargue du Savant !
 Qu'est-ce que la drogue qu'il nous vend ?
 Du vent ,
 Souvent.
 Tout est mieux dans l'ordre qu'auparavant,
 L'Abbé , le Moine , le Frere servant ,
 N'observent le silence qu'en buvant ,
 Jamais de Carême , ni d'Avent :
 L'Abbé les a mis hors du Couvent.
 Dans ce bel institut de son estoc ,
 Chacun de nous vit ferme comme un roc ,
 Pas un de son froc
 Ne feroit le troc
 Pour tout l'or du monde en bloc.
 Tic toc , chic choc , cic croc !
 Chantons Frere Roc ,
 En vidant ce broc.
 Vive notre vénérable Abbé ,
 Qui siège à table mieux qu'au jubé
 Le service étoit ma foi bien tombé :
 Sans lui le réfectoire étoit flambé.

Air : *De l'ouverture de Bellérophon.*

PRENDS ton froc ,
 Ton sac & ton broc ,
 Sus ! Frere Roc ,
 Va faire le pieux escroc.
 Dans le Dortoir ,
 Tout est , ce soir ,
 Au désespoir ;
 Il y faut pouvoir ;
 C'est ton devoir.
 J'ai voulu voir
 Notre réservoir :
 J'ai visité la cave & le faloir.
 Tout le salé ,
 S'en est allé ,
 Est avalé ;
 Le vin de Condrieu ,
 Nous dit adieu ,
 Pere Matthieu
 Blasphème , au lieu
 De prier Dieu.
 Si ton retour n'est prompt ,
 Tous nos Moines se damneront.
 Prends ton minois ,
 Humble & courtois ,
 Ta douceuse voix ,
 Et le cordon de Saint François.
 Le Sexe plein de charité
 Pour la Communauté

Fournira de quoi mettre au pot.
Tends à propos ton esquipot ;
L'affaire est de ton tripot ;
Mais sois fidele au dépôt.

Le Diable

Etrangleroit

Qui rogneroit

Notre Prébende respectable ;

Va , reviens ,

Et te souviens ,

Qu'un bon Frere Quêteur vaut mieux que cent
Gardiens.

Air à boire.

AMOUR , adieu pour la dernière fois.

Que Bacchus , avec toi , partage la victoire :

La moitié de ma vie à coulé sous tes loix ;

J'en passerai le reste à boire.

Tu voudrois m'arrêter en vain ,

Nargue d'Iris & de ses charmes !

Ton funeste flambeau s'est éteint dans mes lar-
mes ;

Que celui de mes jours s'éteigne dans le vin.

Sur l'air : *Amant, votre bonheur.*

V É N U S a moins d'attraits
 Que celle qui m'enchante ;
 Le Printems est moins frais ,
 L'Aurore moins brillante ;
 Que sa chaîne est charmante !
 Mais , comment l'engager ?
 L'Onde est moins inconstante ;
 Et le vent moins léger.

L'Amant le plus parfait ,
 N'a point de privilège ;
 Qu'il soit jeune & bien fait ,
 Que sans cesse il l'assiège ,
 Mérite , ni manège
 N'ont pu la réformer :
 Comment la fixerai-je ,
 Moi qui ne fais qu'aimer ?

N'importe , mon amour
 Va l'attendre au passage ;
 Et , si du sien , un jour
 J'obtiens le moindre gage ,
 D'un siècle d'esclavage ,
 J'aurai reçu le prix ;
 Et c'est , fut la volage ,
 Toujours autant de pris.

Air tendre.

DA N S quelle ennuyeuse indolence
Ai-je vécu jusqu'à ce jour !
Ah ! la plus douce indifférence
Vaut-elle le plus triste amour ?

Non , duffé-je effuyer les rigueurs de Silvie .
L'ingrate aura fu m'enflammer.
Je lui dois le plaisir d'aimer :
Je l'aimerai toute ma vie.

Air : Jupin de grand matin.

CE petit air badin ,
Ce transport foudain
Marque un mauvais deffein :
 Tout ce train
Me laffe à la fin :
De deffus mon fein ,
Retirez cette main.
Que fait l'autre à mes pieds !

 Vous effayez
De paffer le genou :
 Etes-vous fou ?
Voulez-vous bien finir ,
 Et vous tenir !
Il arrivera , Monsieur ,

Un malheur.
 Ah, c'est trop s'oublier !
 Je vais crier :
 Tout me manque à la fois ;
 Et force , & voix...
 En entrant avec-vous
 Tiré du moins , sur nous ,
 Les verroux ?

CHANSON DE SOCIÉTÉ.

Air : De la Calotte.

CÉLÉBRONS notre Hôteſſe ,
 Chez qui les Plaifits , les Ris & les Jeux ,
 Loin de la ſombre Sageſſe ,
 Semblent être chez eux.
 Loin d'elle , la tendreſſe ,
 Qui tient de la triſteſſe !
 D'un ami ſans calotte ,
 La Folette diroit du mirlirot :
 Des grelots , & la marotte
 Seront ſeuls de l'écot.
 Cher ami , qui vas
 A ſes repas ,
 Si tu fais cas
 De ſes appas ,
 Ne manque pas
 D'avoir des rats :

Tu lui plairas.

Célébrons notre Hôteſſe ,
 Chez qui les plaisirs , les Ris & les Jeux ,
 Loin de la ſombre Sageſſe ,
 Semblent être chez eux.

LE MIROIR (1).

Ait : *De Joconde.*

MIROIR officieux , je doi
 T'aimer toute ma vie.
 Je poſſède , graces à toi ,
 La charmante Sylvie ;
 Et je te regarde , en ce jour ,
 Comme un Dieu tutélaire ,
 Qui fait pour moi plus que l'Amour
 N'auroit jamais pu faire.

Miroir , plus peintre que LA TOUR ,
 Plus prompt & plus ſincere :
 Et vous mes Trumcaux tour-à-tour ,
 Répétez ma Bergere :
 Croyez que jamais vous n'aurez
 De plus parfait modele ;

(1) J'avois chez moi un Miroir , dont les orne-
 mens antiques étoient eſtimés : une Dame , très-
 jolie , voulut le voir , & je lui donnai ces trois
 couplets.

Et que plus vous l'embellirez ,
Plus vous serez fidele.

Glace , ne faites votre effet
Qu'en faveur de ma Belle :
Obscure pour tout autre objet ,
Ne representez qu'elle.

Par le même art , en ma faveur ,
Et contre votre usage ,
Puissez vous , ainsi que mon cœur ,
Conserver son image !

Fin du second Volume.

REPRODUCED FOR
POLISH MUSEUM OF AMERICA
BY DR. EDWARD C. POZANSKI

3931

64

64





M
II